

COMMISSIONS POUR LE DIALOGUE INTERRELIGIEUX MONASTIQUE

DIM
—○—
MID



BULLETIN DES COMMISSIONS FRANCOPHONES

N° 45 - Janvier 2012



12^e échange Est-Ouest
17 Septembre – 8 octobre 2011

Editorial

Ces derniers six mois ont été riches en évènements pour le DIM, en particulier le 12^e échange ouest-est entre les moines et moniales chrétiens d'Occident partis au Japon à la rencontre des moines et nonnes dans les temples ZEN. Nous découvrirons dans ce numéro leurs expériences.

Le 27 octobre dernier fut l'anniversaire des vingt cinq ans de la rencontre interreligieuse d'Assise. Nous nous sommes efforcés, dans chacune de nos commissions, de commémorer cet évènement.

A travers les comptes-rendus de Belgique et de France nous constaterons la conviction et l'intérêt que chaque tradition a eu à cœur de témoigner à cette occasion.

En cette année 2012, la formation des personnes-contact de la Belgique, France et Suisse, représentant chaque abbaye au DIM nous donnera l'occasion de réfléchir sur la question : « *Où en est le dialogue interreligieux aujourd'hui ?* ». Elle se tiendra à l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire en octobre prochain.

Nous sommes heureux que le travail d'édition des œuvres d'Henri Le Saux progresse grâce à la commission désignée à cet effet.

Nous vous souhaitons de profondes et fructueuses rencontres interreligieuses en cette nouvelle année 2012, telle que la rubrique « témoignage » relate en ces temps de violence au Nigéria.

Sr Marie Pinlou - osb



EVENEMENTS - RENCONTRES

Belgique :

**Douzième échange Est-Ouest
Japon : 17 septembre 2011 au 8 octobre 2011.**

Participants :

Clelia (Italie), f. Matteo (Bose), f. Irénée (Chevetogne, s.Helen,(USA), s.Gaëtane (Belgique)

Essai de synthèse d'une expérience spirituelle.

Me voici extrêmement démunie pour vous témoigner de ce qui me dépasse radicalement. Comment exprimer une expérience spirituelle -s'il en est- qui ne vous appartient pas ? Cette expérience où on reçoit, on accueille par le corps et le cœur en essayant de taire le mental. Une expérience où pourtant mon plus grand désir, ce qui me taraude, est de « tout perdre pour tout recevoir », et là, dans les monastères zen, tout se reçoit justement dans le silence de zazen.

Il faut ajouter que ce fameux silence est d'abord une posture physique, une attitude corporelle qui peut ouvrir à une plénitude, ou... à un inconfort, voire une douleur insupportable par moment, et un état mental de rêvasserie ou de pensées désagréables. Il ne faut pas minimiser ce côté rude de l'expérience où la contribution de l'être entier est requise, ce qui est nommé « effort » en langage bouddhique. En effet, pour un disciple de bouddha, on arrive à l'Eveil par l'effort... et le « lâcher-prise ». l'Eveil est désiré comme remède, libération à notre condition qui nous fait expérimenter la souffrance (duka)

Voilà une donnée qui dès le départ me gêne terriblement, elle me semble antagoniste à l'expérience fondatrice de ma foi : la gratuité totale du salut, pur « Don d'Amour de notre Dieu qui nous a enrichi de sa Pauvreté ». Ai-je quelque chose à conquérir dans ma vis monastique chrétienne ? Je pourrais dire joliment que j'essaye de m'accorder au Don en acceptant de me livrer à Dieu dans l'accomplissement de mes 3 vœux monastiques, aurais-je pu réagir autrement face à un tel Amour ? Je ne pense pas avoir songé obtenir ou conquérir, je sais que tout est donné

Ne touchons-nous pas ici une sorte d'incompatibilité radicale avec la Sagesse bouddhiste ?

Ce n'est pas si simple, Thomas Kichner, moine bouddhiste zen et organisateur de l'échange Est-Ouest, répond comme ceci à ma question au sujet de l'effort humain en spiritualité : « Le zen est un don ! On arrive au bout de ses forces physiques, et on rend les armes. Et là, on sait qu'on ne peut rien, que c'est un DON. » Et d'ajouter qu'à son sens les chrétiens ont tout à gagner en passant par le bouddhisme pour apprendre à vivre la souffrance, pour apprendre le sens de la croix et de l'effort... (et l'homme qui parle ainsi est rayonnant !). Ils doivent, avant de faire zazen, lire St Jean de la Croix et « Le nuage de l'inconnaissance » .

Il convient de rapporter ici une réflexion d'un certain « Hirata Roshi », cité par Benoît Billot dans son livre « Voyage dans les monastères Zen »(édit. Desclée de Brouwer), p.136.

« Dans le bouddhisme, on oppose souvent le zen *jiriki*, réalisation personnelle par ses propres efforts, à l'amidisme *tariki*, dépendance absolue de l'Autrui, qui est Bouddha Amida. Ceci est beaucoup trop simplifié. L'illumination ne se réalise pas par nos propres forces, sans intervention extérieure. Nous connaissons la parole du grand Roshi chinois, Kyosei. Il dit Sotaku-dooji. Il exprime ainsi le travail simultané de la poule et du poussin qui picorent la coquille de l'œuf, chacun de leur côté, pour la faire craquer. C'est là une belle image de l'Illumination qui se réalise à un moment inattendu, par le travail simultané du Maître et du disciple.

Pour obtenir l'illumination, il est donc nécessaire d'avoir l'aide d'un autre agent. Ce peut être le bruit d'un caillou sur le tronc d'un bambou, ou la vision d'une fleur qui éclot, ou toute autre chose. Ainsi l'homme est-il aidé dans sa marche. »

Et de fait, j'ai vu des hommes, des femmes, joyeux, donnés à fond dans une vie communautaire simple et exigeante, vie de travail et de méditation, vie extrêmement disciplinée et ritualisée, extrêmement incarnée

Dans les monastères zen, je me suis sentie comme « propulsée » dans un ailleurs, et heureuse d'y être, malgré un manque de sommeil, un travail manuel parfois dur, une nourriture sans goût, (à mon goût). Bien que le cadre monastique reste semblable dans sa structure, « travail, prière, obéissance », je vie presque sans repère, heure après heure, ce qui m'est demandé. Toute mon attention est d'ailleurs requise, en dehors du travail manuel et du zazen, par le rituel des repas, des déplacements, etc..

Vie dépouillée de tout bavardage, de toute surcharge d'objets, presque de tout échange verbal, si ce n'est pour l'indispensable, vie où « on passe », intérieur, extérieur se succèdent sans cesse (hondo, zendo..). Cela servirait-il à un pur formatage ? Non, j'en suis sûre, mais à un ancrage plus profond dans *la réalité telle quelle, ici et maintenant.*

Rien d'autre.

Et cela devient très difficile de mettre des mots sur ce vécu sans le trahir : une simplification ? Une unification ? Une prise de conscience d'avoir un corps habité ? Pour ne pas dire un corps spirituel ? En tous cas je n'ai jamais voulu faire trop vite une relecture chrétienne de ce séjour en pays monastique zen. Je désirais laisser le Christ se dire autrement...et laisser la vie bouddhiste me parler d'elle. Voir vivre les moines et moniales, me laisser interrogée par leur énergie, leur concentration, leur perfection du geste et de la parole : application totale (dans laquelle moi-même je n'étais jamais tout à fait entrée), qui veut briser l'ego, ou, me semble-t-il, aide à se décoller de tout repli sur soi. Mais, osons le dire, qui pourrait aussi provoquer une révolte de ce fameux ego, et l'effet de tant d'effort aboutirait à l'opposé du but visé.

Si je ressors heureuse de l'expérience, est-ce que c'est par ce que j'ai vécu positivement cette discipline qui donnerait moins de place à l'ego ?

Le dernier soir de notre séjour à Tenne-ji, « l'abbesse » nous a proposé un échange (avec traductrice française) sur ce que nous avons vécu. A ma question « pourquoi tant de rituels et de vitesse dans tout ce que vous faites ? », elle a répondu : « *pour être UN* ». Je lui ai dit que moine voulait dire « UN ». Ensuite, parlant du zazen, elle m'a demandé si mon silence dans la prière avait changé depuis que je le pratiquais, j'ai répondu « oui », spontanément. Et elle d'enchaîner : « c'est le silence qui unit bouddhistes et chrétiens ».

Tout est là, dans ces deux petites remarques : *unification et silence*. Paradoxalement une journée si pleine d'attention au faire, à la praxis, permet d'être accordé à la réalité (il n'y en a qu'une, ou alors, qu'est-elle ?) , et à travers le silence vécu dans les occupations ou le zazen, nous disons y vivre une communion.

La chrétienne que je suis est intimement persuadée que le Christ se dit dans ce silence dont le sens nous dépasse tous, infiniment et heureusement. La rencontre interreligieuse au niveau existentiel rend heureux, car c'est plus qu'être côte à côte, ou pire « contre l'un et l'autre », c'est être avec, être proche, nul ne peut nier que Jésus a réalisé cette proximité jusqu'à l'extrême.

Le Christ Lui-même est une Parole silencieuse qui ne se démontre pas, mais se manifeste à qui Il veut, comme Il veut, quand Il veut. Son humilité touche à son paroxysme lorsqu'on peut recevoir sa

Présence enfouie et cachée dans la recherche silencieuse de nos amis bouddhistes.

D'un autre point de vue, rentrée ici à l'abbaye, je ne suis pas facilement retombée sur mes pieds... la communauté sentie sans cesse à mes côtés, ce dialogue verbal et cet échange d'amitié avec le Christ, l'office, l'oraison, la méditation, le silence de zazen ...tout doit retrouver une place, sa juste place... Laisser le christ resurgir petit à petit...si seulement je pouvais un peu moins lui mettre la main dessus, un peu plus me laisser déposséder de mes images et concepts, l'Évangile pourrait vivre, la Nouveauté se révéler, le Christ renaître !

Un passage du livre 'Vide et plénitude » d'Yves Raguin me revient (p..107) :

« *Partout, on trouve des Maîtres et des gourous. Il faut définitivement dépasser l'idolâtrie de la méthode, pour éveiller les âmes à une patiente démarche intérieure qui les conduira à des expériences décisives.* »

Le zen ne m'apporte pas une méthode, mais me montre le Lieu privilégié de l'Eveil, de la Vie, comment ne pas être reconnaissant envers tant d'hommes et de femmes qui n'ont pas craint d'emprunter des chemins aussi radicaux que le zen. Ils nous provoquent !

Oui, comment ne pas être reconnaissante d'avoir pu partager, deviner un peu le mystère qui les habite et nous dépasse tous... Là, nous nous rejoignons ! Et en même temps, il y a un manque, une limite : la finitude de sa propre culture, et même de notre propre vision du mystère de notre foi chrétienne se fait ressentir. J'y verrais ce qu'on peut appeler « un bonheur-malheureux »

. Il en ressort comme *un sentiment d'inaccompli, qu'on peut recevoir comme espérance*, chemin ouvert, ou frustration, si on laisse passer la chance. Une incitation intérieure à aller jusqu'au bout de ce chemin monastique qui est le nôtre sans cesser de se laisser questionner par celui de nos amis du Japon.

Il s'agirait d'apprendre à vivre dans un certain écartèlement, un salutaire inconfort.

Merci !

Sœur Gaëtane Seulen –osb- La Paix Notre Dame - Liège





Trois jours au monastère de Sogen-ji :

On vous reçoit en prince, à votre arrivée, et on se quitte en amis au départ (on est accompagné sur le quai de la gare, jusqu'à ce que les personnes disparaissent de la vue du voyageur). Mais entre temps, il faut suivre le rythme, dès le premier matin, réveil à 3h1/4 : on vient nous montrer comment enfiler notre nouveau sarō et notre longue jupe... 0 4h – 10, nous voilà dans le hondo, à l'entrée, nous attendons que chaque moine ait pris sa place, enfin nous prenons la nôtre, derrière.

La « cloche », le « tambour » résonnent et les moines chantent leurs sutras de façon très énergique et rythmé. Le Rōshi est au milieu, devant ce qui ressemble à un autel, et fait métanie sur métanie (ou grande prosternation, ou *sampai*) avec souplesse et élégance, en même temps il chante d'une voix puissante. Il se déplace souvent jusqu'à l'autel pour faire des offrandes. Tous les gestes sont prévus et calculés, même le pli d'une manche doit être remis à sa juste place.- Je me rappelle l'importance du « dharma », ou ordre cosmique. La discipline et les rituels, en plus de leur rôle pédagogique d'attention et de lâcher-prise, ont pour origine le Dharma, et je pense que ne pas les respecter crée du « karma négatif », ceci est de la théorie invisible à l'œil nu de l'occidental non initié !- Soudain dans le hondo on dirait que le rythme est de plus en plus soutenu, une sorte « d'énergie » nous traverse tous !

Faute de pouvoir toujours suivre dans le livre prêté les sutras transcrits phonétiquement, je regarde l'assemblée, tous chantent, la force du chant de certains secoue leur corps de façon saccadée... « pour ne pas s'endormir.. », m'a-t-on expliqué !

Après, vers 5h, nous courons vers le zendo, c'est le temps de la méditation zen ...qui sera suivie par les visiteurs dans son entièreté, car un large moment est réservé à l'entretien quotidien (2 fois par jour) de chaque moine avec le roshi. Nous arrivons au petit déjeuner à 7h1/2, très ritualisé (chant de sutras, placement des bols, remplissage et nettoyage, etc...), et la journée de travail commence par le « cleaning » : ramassage de feuilles mortes, ou retracer les allées dans les jardins de gravier... jusqu'au repas à 11h1/2. Avant cela, on nous a donné du temps pour « notre messe », ce seront des laudes que nous chanterons, avec l'Évangile du jour comme lecture, suivie d'un partage. Sogen-ji est un monastère de formation, la 15zaine de jeunes qui s'y trouvent depuis 1 an ou plus, sont d'Amérique, d'Europe, seuls Harada Rōshi et le moine Sogen sont japonais. Aussi les « stagiaires » assistaient pour la plupart à notre office. Ayant une culture chrétienne, les questions lors du partage se succédaient : « Quelle différence pour vous entre renoncement et sacrifice ? C'est quoi pour vous méditer ? Que faites-vous quand vous faites zazen ? Pourquoi vous engagez-vous pour toujours ?... »

Ce dialogue prenait une dimension de réciprocité, ils avaient certes un intérêt pour leurs hôtes et ce qu'ils sont, comme nous en avons pour eux. Ce qui les marquait le plus était notre engagement à vie, ce qui sera d'ailleurs repris par Harada Rōshi lors de notre accueil officiel autour du thé : « Voyez leur persévérance ! »

Harada Rōshi nous a donné un enseignement deux après-midis consécutifs. Ses élèves étaient chaque fois présents. J'ai pu échanger un petit peu avec l'un ou l'autre, surtout avec une jeune femme (27 ans). Engagée dans la communauté depuis 4 ans, elle s'est dite fort épanouie, son visage le démontrait, tandis qu'un bref échange avec un autre stagiaire laissait entendre quelque insatisfaction.

Plus tard, en parlant avec l'assistante du Rōshi, nous avons compris que la vie communautaire était souvent laborieuse, beaucoup de jeunes arrivent là, à Sogen-ji, dans un état de fragilité. C'est la confiance du Rōshi en la nature de Bouddha qui habite chaque homme qui leur permet de parvenir à dépasser leurs propres conflits. Ils sont d'ailleurs prévenus à leur arrivée : le moindre signe de violence, verbal ou en acte, et ils sont priés de quitter la communauté sur le champ ! Je fus très étonnée d'apprendre que la formation ne contenait aucun enseignement intellectuel, c'est la pratique qui forme

les moines, et de fait, aux repas comme aux sutras, l'énergie qui traverse le Roshi et ses « disciples » était évidente et palpable.

J'en arrive à mes premières interrogations

-Nous, occidentaux, n'avons-nous pas à recevoir cet art de nous laisser traverser par cette énergie du souffle ? Simplement pour être pleinement humain, et, bien sûr pour honorer Celui qui nous le donne ?

- Il n'y a pas besoin d'intellect ou de « religion » pour trouver un chemin spirituel libérateur. C'est la force et le propre des amis bouddhistes, il est bon de se laisser interroger.

Chaque échange avec un ou une « stagiaire » contenait cette réponse : « nous n'avons aucune formation intellectuelle, notre formation est essentiellement pratique ». Et « la vie monastique zen n'a rien à voir avec l'intellect, mais rien du tout. Nous recevons un koan, mais il s'agit d'une démarche spirituelle, pas intellectuelle. Ce koan nous habite tout au long du jour, nous savons que matin et soir nous devons rendre compte au Roshi de la compréhension de ce koan. D'ailleurs, beaucoup ont peur quand arrive l'heure de la rencontre. »

Les questions suivantes concernent le Maître et les « religions » :

-Avons-nous des « éveilleurs » dans nos communautés (monastiques ou ecclésiales), capables de conduire les chrétiens sur un chemin de contemplation et de libération ?

-La plupart des résidents ou « stagiaires » américains ou européens avaient une culture chrétienne, ils n'ont donc pas rencontré de lieu d'expérience dans l'Eglise ?

La difficulté dans les monastères zen, selon Harada Roshi, est la persévérance,...de fait la lutte semble être menée de front contre « l'ego », ne pourrait-il y avoir le risque de « briser » quelqu'un, ou de « renforcer » l'ego ?

-Quelle est donc cette fameuse Réalité vécue dans le silence de zazen ?

Je vous livre ici un embryon de réponse :

Panikkar, dans son livre « La trinité, une expérience humaine primordiale », nous parle de « Trinité radicale » : elle jaillit de la source même de notre humanité et pénètre tous les domaines de l'être et de la conscience. Les traditions les plus diverses peuvent se rencontrer non pas tant dans une religion, une langue, une spiritualité ou une culture, mais bien plutôt dans une **intuition trinitaire** qui cherche à atteindre les racines mêmes de toute réalité. Tandis que Yves Raguin, dans son petit livre « Vide et Plénitude » tâchant de synthétiser son expérience intérieure bouddhiste et chrétienne, dit ceci :

« Il y a une expérience décisive pour celui qui pratique le zen : comprendre ce que cela implique de perte de soi pour arriver à se saisir soi-même dans son ultime réalité. (...).Et donc, l'expérience décisive, pour tout être humain, c'est la saisie de sa nature foncière dans sa relation à l'Absolu. Le bouddhiste fait cette expérience d'une certaine manière, le chrétien d'un autre, ces deux expériences sont, d'une part semblables, et, de l'autre, différentes. Je suis de plus en plus persuadé, jusqu'à l'évidence, que le Christ, en nous ouvrant à la perception du mystère divin par son incarnation, a fait exploser l'expérience que l'homme peut faire de sa nature profonde. C'est le fait de sa double nature qui lui a permis de faire éclater la monade de la nature humaine originelle et de nous la faire saisir dans sa relation à la source de notre être. En effet, notre nature foncière n'existe que dans et par l'amour qui l'a mise en existence. »

Cette double réflexion de deux grands connaisseurs du christianisme et du bouddhisme m'ouvre une porte qui me semblait fermée lorsque j'ai posé la question suivante à un Roshi de l'université de Hanazono : « est-il possible, pour quelqu'un qui pratique seul, sans Roshi et sans koan, d'atteindre le satori ? ». Après un silence interrogatif, ils ont déclaré presque ensemble, que ça semblait très difficile, voire impossible, jusqu'à ce que l'un d'entre eux proclame : « il faut pratiquer zazen, **pratiquer**, c'est cela qui mène au satori »

Le séjour à Sogen-ji s'est terminé par une très belle séance de thé avec toute la communauté, beaucoup de cadeaux nous ont été offerts tandis que nous offrions les nôtres au Roshi . Nous étions invités à poser des questions , et j'ai demandé ce qui avait été le plus dur à vivre dans sa vie de moine,

ce à quoi il m'a répondu : « être fidèle aux règles des anciens, et la persévérance. » Le climat de cette après-midi où les cadeaux passaient de mains en mains, me rappelait celui de notre propre communauté lorsque nous accueillons des hôtes (de marque), rencontre forcément présidée par l'abbesse et agrémentée de quelques boissons et sucreries, nous voilà, communautés d'Orient et d'Occident si loins et si proches à la fois !

Les adieux furent chaleureux, tout le monde était au portail lorsque nous fûmes embarqués pour Kyoto dans deux magnifiques voitures du monastère jusqu'à la gare. Sogen, le moine Japonais du monastère a pris le train avec nous, il avait un grand sourire lorsqu'il nous a averti qu'il fallait descendre plus tôt, car un typhon allait barrer la route du train. Nous sommes descendus à Osaka, et là une immense foule un peu chaotique trahissait un certain désarroi. Pour une fois, j'ai vu un peu de désordre au Japon. Nous ne comprenions pas grand-chose, sauf que nous attendions un autre train. Après une heure nous voilà réembarqués et nous sommes arrivés à bon port.. De la gare de Kyoto nous avons été conduits à l'université de Hanazono, c'est là, que nous avons logé une nuit. Et déjà le lendemain à 9h une voiture nous attendait pour notre monastère suivant : Tenne-ji (Nos frères ce sont dirigés vers le monastère de Manju-ji).

Sept jours au monastère de Tenne-ji (Gifu)



Naomi, charmante dame travaillant à l'université nous accompagnait, elle a découvert Tenne-ji avec nous, monastère au pied d'une colline dans la ville de Gifu. Entrée somptueuse, allée de gravier très soignée, et nous voilà donc arrivées. Nous apercevons sur le seuil d'une porte de droite une moniale assise sur les genoux, la tête touchant le sol...puis elle nous fait signe de nous avancer, nous sommes introduites dans un petit hall. Très vite arrivent en parfaite file indienne et en costume monastique zen tirée à quatre épingles une douzaine de nonnes, sans un mot ni un signe, le regard droit, debout, immobiles.

C'était « l'abbesse » qui nous parlait, ou plutôt qui s'adressait à Naomi en japonais, en posant des questions très pratiques : « savent-elles marcher deux heures en suivant ? Ont-elles de bons habits de travail ?, etc... »

Une des nonnes était française, elle nous a introduit dans le logis des hôtes, une pièce où nous dormirions ; un peu plus loin, toilette et, même, salle de bain. Elle nous a rapidement mises au courant du règlement : couvre feu, lever, comment se déplacer, etc...contact efficace, mais on ne s'attardait à rien. L'heure du souper est vite arrivée, le cérémonial et la vitesse de consommation nous ont un peu décontenancées, on n'était pas très expertes, à maintes reprises « Sin », la sœur française, est venue nous réexpliquer le rituel du repas avec les six bols, les deux serviettes, etc. Gentiment, mais fermement, la réponse à nos « pourquoi ? » était « on ne pose pas de question dans un monastère », et « surtout ne me demandez pas d'explication au niveau du bouddhisme, je n'y connais rien »

Elle ne savait même pas pourquoi on était là, ni d'où on venait. A la fin du séjour, nous nous étions un peu plus apprivoisées, (bien sûr, chaque sœur n'a pas une minute à elle, et donc « Sin » ne pouvait s'attarder), nous apprendrons quand même qu'elle a été envoyée dans ce monastère par son Maître pour se former, elle est là depuis un an et demi, c'est le Roshi du monastère qui décidera la fin de sa formation. Elle a eu très dur physiquement les 6 premiers mois, « mais maintenant, ça va », a-t-elle dit. Elle a été ordonnée avant sa venue au Japon. Chacune a 6 semaines de congé par an, et un jour tous les 10 jours. Au début de la formation, il ne leur est permis de ne lire aucun livre, chacune médite son koan jour et nuit, il s'agit d'une énigme spirituelle et non intellectuelle. Tout comme à Sogne-ji, c'est la pratique qui les forme ! Sin-san possédait une rare maîtrise d'elle-même et une promptitude incroyable à effectuer les gestes du rituel, j'étais en admiration face à une telle discipline, et en

interrogation au sujet des conséquences psychiques, physiques et psychologiques d'une telle vie. Nous avons un peu échangé à ce sujet, elle était d'accord, il faut être solide à tous points de vue pour recevoir une telle formation.

L'austérité est grande dans ce monastère, la sœur qui tient le rôle d'abbesse (elle ne l'est pas officiellement) paraît avoir une forte exigence, à la hauteur de sa propre énergie. La croiser dans un couloir est presque dynamisant : démarche ferme et assurée, ne regardant ni à droite ni à gauche. Il s'en dégage même une certaine dureté lorsqu'elle donne un ordre à une de ses « disciples ». La douzaine de femmes qui constituent la communauté sont toutes en formation, aucune n'est âgée, mais une ou deux doivent avoir passé 35 ans, nous apprendrons qu'elles sont là temporairement : un à cinq ans, puis, souvent, elles deviennent responsables d'un temple. Chaque jour les nettoyages sont entrepris avec force et rigueur, les outils ne visent pas à l'efficacité, mais à une dépense maximale d'énergie : on nettoie le sol jambes presque tendues, mains par terre, en courant, on enlève les mauvaises herbes dans les graviers avec un petit couteau, une à la fois, mais vite, 3h durant, sans presque lever la tête, sauf à l'ordre de l'abbesse pour le « sarei ». Même le temps pour « les besoins de la nature » est organisé...

Notons une après-midi de cours d'art floral, une autre de calligraphie, et, surprise, un jour à 14h nous partons toutes en voiture pour une excursion à Gifu : visite du temple impérial ! Le téléphérique nous donne une vue superbe de la ville et nous permet d'entrer dans un château devenu musée... Chacune s'intéresse à l'histoire de ce château avec sagesse, et grande docilité quand le temps du retour arrive. C'est le dernier soir de notre séjour qui fut une révélation pour moi : pas d'office (zazen et sutras), mais un thé vert et des sucreries à déguster avec l'abbesse et la communauté. Nous pouvons poser des questions, « pourquoi tant de précipitations et de rites ? » Pour être un ! Et l'abbesse de demander avec chaleur et intérêt nos impressions de notre séjour. J'étais devant une autre personne : chaleureuse, ouverte, rieuse. Son grand souci est de savoir si nous nous étions plu chez elles. Le contact est passé, nous vivions une réelle communion ce soir là.. Elle m'a demandé si le silence de ma pratique de zazen était le même que dans une prière sans zazen, spontanément j'ai dit : « non ». Et elle de conclure : c'est le silence qui unit bouddhistes et chrétiens !

Le dernier jour à Ten'neji nous avons fait l'expérience de l'aumône : nous avons reçu des sandales de paille et une sorte de sac à porter autour du coup pour recevoir les dons, et nous voici parties en file indienne, en deux petits groupes. Il ne fallait pas s'arrêter de crier d'une voix grave : « OOOOOO ... », . Marcher de cette façon deux heures durant sous un grand soleil est fatigant ! Quelques portes se sont ouvertes, et nous entendions quelques piécettes tomber dans le sac présenté par une nonne en profonde prosternation. A notre retour au monastère, quelle surprise : l'abbesse nous a servi un œuf dur avec mayonnaise, un morceau de camembert et...du café au lait ! Mais à midi, retour à la normale : riz à l'eau, quelques légumes, oignon..

Le mercredi 28 septembre nous quitions Ten'ne-ji vers 9h, c'est l'abbesse qui nous a conduites à la gare, direction Kyoto, puis l'université où nous avons été reçus par les professeurs, un échange a eu lieu au sujet de zazen...il y faut un Maître, disent-ils ! Le soir, l'Evêque de Kyoto nous attendait, il nous a somptueusement offert à souper. Le jeudi 29 fut réservé à de splendides visites, dont le Temple d'or..



Deux jours à Eihei-ji :

Nous sommes arrivés sous une pluie battante dans ce haut-lieu monastique, très impressionnant, presque écrasant. Tout est surdimensionné, l'architecture des bâtiments, le diamètre et la hauteur des arbres, la longueur des couloirs. Un moine nous a guidé pendant plus de deux heures, de l'hôtellerie au hondo, en passant même par les cuisines... Le soir nous avons participé au zazen, le « kin-hin » était extrêmement lent. Un moine nous donne rendez-vous pour le lendemain : « à 3h1/2 devant votre porte ». Ce lever si matinal nous permettra de croiser un moine courant à toute vitesse dans les couloirs avec une énorme cloche !

La récitation des sutras avait une allure infiniment plus posée qu'à Sogen-ji, les moines se mouvaient avec majesté. Un temps était réservé aux questions des novices, l'un d'eux a demandé au Roshi : « comment faire quand on s'endort au zazen ? » D'une voix tonitruante il a répondu qu'il fallait s'endormir comme un petit enfant dans les bras de sa mère... Vers 7h, à la sortie du zendo, nous croisons des moines nettoyant vigoureusement les couloirs au pas de course, mains à terre, un véritable exploit physique accompagné de cris signifiant sans doute quelques encouragements !

Les deux jours passés à Eihei-ji ont été agrémentés de superbes visites, dont Eiji, dans la montagne. Nous avons pu, encore une fois, mesurer le paradoxe de l'hospitalité japonaise, nous étions conduits ça et là, dans de merveilleux sites, mais dès 16h le rythme monastique (bain, souper riz, sutras, zazen) reprenait dans toute sa rigueur, surtout le lever à 3h1/4 !

Enfin, le 2 octobre après-midi, ce fut Hozumi Roshi qui nous reçut dans son temple, à côté de Kyoto. D'abord, un « mini-zazen », suivi d'un plantureux repas bien arrosé dans sa « guesthouse » ! Hozumi est impressionnant par sa jovialité et son art à transmettre des leçons zen par des images extrêmement simples, en l'occurrence des ballons de foot sortis d'un placard de son zendo ! Le soir nous sommes rentrés à Tokyo au « Diaishin-temple » Nous avons préparé le symposium le 3 octobre, ce dernier a eu lieu ce 4 octobre. Il a été très solennisé, mais chacun des participants fut un peu déçu par les réponses courtes et rapides. Un grand buffet nous a été servi le soir, personne ne se faisait prier, nous avons fait honneur aux plats et aux bouteilles.

Le 5 octobre au petit matin, Matteo, Irénée et moi sommes partis pour la mission du Père Franco, à Tanama, dans le sud, près de Nagasaki.. Quelle nature extraordinaire, quelle beauté que la montagne japonaise ! Les bâtiments sont en grande harmonie avec la nature. Deux pères missionnaires de St François Xavier et deux sœurs habitent ce lieu voué à l'interreligieux. Ils sont tout à fait inculturés, ils parlent japonais, mais sont chrétiens. Chaque journée commence par l'escalade de quelques marches sur une colline de façon à être face au soleil levant, dès que celui-ci apparaît, les laudes commencent, suivies de l'eucharistie dans le « hondo », ou chapelle. Le 6 octobre nous sommes partis toute la journée à Nagasaki, Père Franco a dit l'eucharistie sur la colline des martyrs. Nous avons appris comment les chrétiens ont été martyrisés par les empereurs. Les familles chrétiennes, ensuite, se sont cachées. Elles sont parvenues à transmettre leur foi en dehors de toute église officielle, et même sans prêtre ! C'est au 19^{ème} siècle que Jean Petit, prêtre, découvrira presque par hasard leur existence et les amènera petit à petit à une libération. La journée s'est terminée par la visite du musée de la bombe atomique, l'horreur !

Ce 7 octobre, après avoir fait la visite d'un temple shinto (qui a tellement influencé le bouddhisme), on m'a conduit jusqu'à la gare. Un sinkansen m'a conduit jusqu'Osaka où j'ai logé une nuit, le lendemain je m'envolais pour Zaventem !

Reste l'essentiel : vivre l'aujourd'hui dans la lumière de cette expérience bouddhiste-japonaise !

Merci à tous ceux qui m'ont permis cette expérience !

Sr Gaëtane Seulen

Résonance de la journée du 9 octobre 2011 à l'Abbaye de Notre Dame de Soleilmont



Par **Roshi Reimy-Tierelinckx**, *moniale Zen*.

I. L'origine de la journée du 9 octobre 2011 :

C'était une première pour beaucoup d'invités qui ont répondu à l'appel et pour les Sœurs cisterciennes de Notre Dame de Soleilmont à Fleurus. Se rassembler de tous bords pour commémorer les 25 ans de l'initiative de Jean-Paul II à Assise et ainsi donner le coup d'envoi au dialogue interconfessionnel (plus connu sous l'appellation consacrée de « dialogue interreligieux ») était un appel du Pape Benoît XVI à toutes les Communautés chrétiennes. Il fut entendu à Soleilmont et les Sœurs ont également lancé autour d'elles cet appel.

Le thème du pèlerinage, occasion de rassemblement par excellence, mettant en relation diverses populations et bien présent dans toutes les religions, a donc été choisi.

II. La préparation :

Une réunion des représentants contactés fut décidée le 19 juin afin de se connaître et de proposer de quelle manière se ferait la contribution de chacun dans le déroulement de l'après-midi. Etaient représentées les spiritualités : juive, musulmane, bouddhiste, chrétienne et un agnostique.

Comment, en un temps si court, réussir à exprimer une image de chaque tradition ? Avec l'occasion d'entendre l'autre qui pense et chemine autrement dans une spiritualité différente de la sienne ?

Il fut décidé que la 2^{ème} partie de la célébration consisterait en un buffet convivial, ceci devant aider à échanger librement, à créer des liens et à faire partager les saveurs de diverses communautés.

Un groupe de jeunes allait également se réunir ultérieurement à Soleilmont pour préparer la rencontre. Naquit alors le projet de réaliser un vitrail exprimant la symbolique propre aux cinq traditions.

III. Le déroulement de la journée du 9 octobre 2011 :

Le feuillet du programme distribué aux cinq participants et au public à l'ouverture permettait aux intervenants, ensemble pour la première fois depuis le 19 juin, de connaître les étapes de l'événement en marche dès que la Mère Abbesse de Soleilmont, Sœur Dominique, ait ouvert la célébration. Un large public laïc témoignait de leur intérêt à l'événement, foulards musulmans et têtes nues mêlées, hommes et femmes réunis. Une foule silencieuse et dans l'attente.

Le vitrail du pèlerin à l'européenne, sac au dos et souliers de marche livre la vision du jeune pèlerin d'aujourd'hui. Les autres vitraux (d'environ 50 sur 70 cm), reliés par le vaste arc-en-ciel de l'Alliance biblique, symbolisent au public l'« insigne type » de chaque tradition religieuse : l'étoile de David pour le Judaïsme, le Croissant de l'Islam, la Roue du Bouddhisme, l'atome de l'agnostique et la Croix de la Chrétienté. On y a mis aussi le nom d'invocation de chaque tradition (« Deus » : Dieu en latin, « Yod ך, Hé ה, Vav ך, Hé ה » mosaïque, « Allah » islamique, « Tathagata » ou l'éveillé bouddhiste, l'étoile à cinq branches de l'agnostique).

Quant au chant qui est le leitmotiv du groupe de pèlerins et le soutien dans sa marche, il tenait en deux vers simples :

**« Respect à qui pense autrement
Accueil à vos cheminements »**

Des mots qui touchaient le cœur de chacun si j'en juge par l'entonnement de toutes les voix reprenant ce refrain -interlude entre chaque intervention.

IV. Les 5 porteurs de tradition et leur intervention :

- **Madame Dalia de Macar-Elbaum** de la tradition juive a choisi un chanteur israélien moderne pour introduire la tradition juive, le texte hébreu résonne pour beaucoup comme une première et n'a pas besoin de traduction pour sentir le ton dominant : bénédiction et souhait de paix. Par sa seule écoute le chant enregistré introduit l'assemblée dans une atmosphère de recueillement. Puis elle évoque les trois temps des pèlerinages antiques à Jérusalem prescrits pour le Juif pieux et relie « la fête des Cabanes » (soukhot en hébreu) à la joie de fêter avec sa famille ces 8 jours commémoratifs du pèlerinage de 40 ans des Fils d'Israël dans le désert sous la conduite de Moïse.

- Recueillement qui s'approfondit encore par le « cantor » de la tradition islamique récitant a cappella et en arabe, une partie de la sourate concernant le pèlerinage dans le Coran. Toute en intériorité, la voix grave et rythmée s'écoute en prière, une prière de louange au Dieu Très Compatissant. **Monsieur Fatih Ercaliskan**, d'origine turque et diplômé des Etudes Islamiques de l'université d'Ankara rappelle les éléments constitutifs de l'obligation du pèlerinage à la Mecque « le Hadj » pour le Musulman pieux, au moins une fois dans sa vie (si il en a les moyens financiers), accomplissant ainsi son devoir de fidélité et de foi en sa Communauté religieuse.

- La moniale **Roshi Rei Myo-Tierelinckx**, de la tradition bouddhiste Zen du Japon, chante a cappella, elle aussi, « Shiguseiganmon » en japonais d'abord. Ensuite, elle traduit le texte en français des quatre vœux d'engagement du moine Zen sur la voie de l'Eveil, une récitation quotidienne au Temple japonais d'Hokoji se poursuivant à l'ermitage Zen « Myoho-An à Dortmund et qui soude l'individu au but de sa voie spirituelle. Elle poursuit en évoquant le pèlerinage au 6^e siècle de notre ère de Huiyan Tsang, moine chinois parti en quête de textes authentiques bouddhistes en Inde qui, après 17 années, rentre en Chine et traduit les textes rapportés. Et elle fait le lien avec son propre pèlerinage-quête qui dura plus de 12 ans pour suivre l'enseignement Zen de son maître OI Saidan Roshi, au Japon.

La spiritualité agnostique que représente **Monsieur Alain Rucquoy** est annoncée par le chant enregistré de Serge Lama « Mon ami, mon maître ». Sous l'aspect d'un conte où nous suivons les difficultés et les obstacles d'une petite pierre, il nous présente son cheminement dans la liberté d'être et dans le relationnel avec les autres. Sa quête rejoint celle de l'homme dans son besoin fondamental : se trouver et trouver sa place parmi les autres, se sentir relié aux autres et coopérer avec l'ensemble des pierres que la communauté humaine constitue autour de lui.

Avec leur chant « Guetteur de l'aube, les sœurs de la communauté introduisent la spiritualité chrétienne. Le témoignage de **Monsieur Sébastien de Fooz** connu ici pour ses pèlerinages de marche Bruxelles- Rome, Bruxelles-Jérusalem, nous libère sa perception de pèlerin chrétien au cours de sa marche, notamment l'expérience de l'entraide et l'appartenance à la communauté humaine au-delà des différences linguistiques, religieuses... on touche ici l'homme en marche en quête de sa dimension universelle, dans l'esprit évangélique de sa tradition religieuse.

Tandis que Monsieur José Laloy, éducateur des jeunes réalisateurs des vitraux, explique le signet-souvenir, un interlude musical – kora, orgue et violoncelle- joué par trois sœurs agrémenté le temps de la distribution des signets. S'ensuit le chant final avant que la Mère Abbessse conclue la cérémonie en invitant le public à passer au buffet offert par les divers représentants, faisant ainsi goûter les nourritures terrestres de leur tradition. Le tumulte joyeux de la foule et la bousculade qui s'en suivit, résonnaient pareillement au tumulte qui accompagne le pèlerinage en groupe lorsque, en fin de journée, le repas est annoncé, mettant fin au temps de silence ou de recueillement. Le plaisir entre deux bouchées de savoir qui est qui, d'où il vient, parfois que cherche-t-il, explose comme en un feu d'artifice, comme une ruche en pleine activité.

A 19 heures, le silence retombe à Soleilmont. Des hommes de bonne volonté, nous l'étions tous dans ce rassemblement du 9 octobre. Puisse l'esprit d'Assise mûrir dans les esprits pour la réalisation du but de ces rassemblements : entrer en dialogue interconfessionnel devant l'urgence des défis de notre 21^{ème} siècle que toutes les traditions religieuses doivent affronter. Partager nos diverses réponses aux défis de notre époque ne peut être qu'enrichissant.

Dans une légère inclination et les mains jointes, cette moniale remercie tous ceux qui étaient présents à cette rencontre et à ceux qui ont œuvré pour qu'elle soit joie et paix pour tous.

Roshi Reimyo-Tierelinckx

FIN RAMADAN 2011



à l'Abbaye Paix Notre Dame à Liège

Ce vendredi 9 septembre, nous avons accueilli à l'hôtellerie, avec la communauté St Egidio, pour la 10^e fois à peu près, les familles musulmanes qui fêtaient la fin du Ramadan. Sœur Maire-Daniel, Mgr Justen, Ismaël Batakli, François Delooz, et le responsable des Mosquées de Liège, ont successivement pris la parole. Monseigneur a souhaité entendre de la bouche des chrétiens ce qu'il a entendu de celle d'ami musulmans : « je suis musulman, et heureux de l'être, j'aime ma religion », tandis qu'Ismaël rappelait à notre mémoire les initiateurs de cette belle rencontre qui grandit en nombre et en ferveur d'années en années : sr Bruno, Hans Miessen, sr Christiane (salésienne). Le responsable des Mosquées de Liège a rappelé l'importance de la solidarité humaine, de l'amour envers chacun de nos frères, quel qu'il soit. Cette soirée a rassemblé plus d'une centaine de personnes, religieux, enfants, Dames, Messieurs chiites, sunnites, Turcs, Marocains, catholiques et protestants, anciennes élèves et bénédictines !

Il y a 25 ans, Assise 86, ce 27 octobre 2011 chez les Bénédictines à Liège !



L'idée a été lancée il y a plus d'un an : célébrer ensemble la Paix à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la prière interreligieuse d'Assise en 1986 ! Très vite, amis musulmans, bouddhistes, etc., six confessions en tout se sont mis d'accord : chacun exprimerait son désir, sa prière, dans sa tradition. Et donc ce 27 octobre, dès 19h30, la grande salle de l'hôtellerie s'est remplie de plus de 120 personnes pour communier à cet élan, cette soif qui habite nos cœurs, et qui s'est exprimée dans toutes les langues...ou presque....

*Pierre-Paul Delvaux a introduit la soirée :

« On sait que les théologiens, les spécialistes de tous bords discutent et se disputent souvent, mais que les mystiques, les chercheurs de sens peuvent s'entendre et se reconnaître sans toutefois gommer leurs différences. Ils peuvent même aller jusqu'au désaccord fondateur.

Ce lieu est traversé de présences, la vôtre à vous tous qui nous avez rejoints ce soir, la présence des différentes convictions, le chant, la parole, le silence. Et en effet ce soir, personne n'est venu pour convaincre personne, mais chacun est venu pour témoigner. C'est pour toutes ces raisons que nous suggérons une atmosphère de silence dans l'esprit de cet immense poète qu'est Rainer-Maria Rilke :

*Mais écoute le souffle de l'espace,
le message incessant, qui est fait de silence (1e Elégie) »*

*Deux amis m'ont écrit leur impression :

Dursun, ami soufi, musicien et poète :

*« Ce fut un moment très intense,
un voyage au coeur de notre essence,
j'ai tout de suite été enivré,
de cette extase qui laisse impuissant les sens ».*

Ecoutons aussi Sonia, bouddhiste :

*« Nous étions parmi les invités avec nos 'frères'
catholiques, protestants, Juifs et Musulmans, Dévots de Krishna
Simplement avec nos chants, nos parcours, nos versets, des poésies,
nous avons lié nos coeurs dans un lien de paix universelle.
Simplement par des regards, une écoute, nos pensées se sont arrêtées un soir pour la paix.
Simplementnos sourires, nos émotions ont vibré sur la même et unique 'longueur d'onde'...
Que dire sinon encore simplement Shalom ! »* **(Rapport de sr Gaëtane)**

Abbaye de Maredsous

Cérémonie pour le 25^{ème} anniversaire de la Rencontre d'Assise
dimanche 23 octobre 2011

Sans doute, ai-je eu l'idée de rassembler, dans la vaste abbatale de l'Abbaye de Maredsous, tout religieux témoignant en Belgique et qui souhaitait marquer le 25^{ème} anniversaire de la Rencontre d'Assise. Le Père Abbé a jugé le projet excellent. Il a même demandé que ce soit pour tous une assemblée également festive. Elle le fut. On consultera le site du DIM-MID, « Dilatato Corde » pour le compte-rendu. S. Marianne Goffoël, op. d'El Kalima, cheville ouvrière, s'est dépensée pour présenter des groupes musicaux de qualité. Ceux-ci se sont produits gracieusement et le public les a honorés d'une impressionnante écoute silencieuse. Ce fut un moment fort dont tous se souviendront. Que les feux sont à présent éteints, hormis ceux de la reconnaissance, et sans attendre le cinquantenaire, les bras croisés, je suis saisi d'une autre idée plus envoûtante encore.

Comme l'œcuménisme se transfigure dans l'interreligieux, le temps n'est-il pas déjà venu où celui-ci s'ouvre à l'universel ? S. Benoît demande d'accueillir toute personne humaine comme le Christ (RB 53, 1-2). Le bon et bienheureux Pape Jean XXIII a suscité le Concile Vatican II pour tendre la main à « tous les hommes de bonne volonté ». Le bienheureux Charles de Foucauld a brûlé du désir d'aller jusqu'aux plus éloignés ... Ces amis intimes, incroyants, il les a aimés avec toute la compassion et la tendresse du cœur de Jésus ... « qui enlève le péché ... pour le salut du monde » (Eucharistie), lui qui « allait mourir pour la Nation, et pas seulement pour la Nation, mais pour ramener à l'unité les enfants de Dieu dispersés (Jn 11, 51-53). Car, comme le dit un Père de l'Eglise, le sang de la Croix du Christ s'est déversé de part et d'autre du globe de la terre. Oui ! Veuille Dieu montrer la route du Christ Jésus aux Nations.

Fr. Luc Moës, osb



France :

25^e ANNIVERSAIRE DE LA RENCONTRE D'ASSISE A GRETZ

La journée du **27 octobre 2011**, organisée par Le **DIM-France** et **Swami Veetamohananda**, à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la Rencontre d'Assise, a réuni une quinzaine de moines et moniales de différents monastères, **au Centre Védantique de Gretz**.



A l'initiative du **Swami Veetamohananda**, président de l'ashram, des personnalités d'autres traditions religieuses avaient été invités :

- l'Islam était représenté par **Mme Samina Malik** et son époux **Mr Norman Malik**, pakistanais vivant aux USA, fondateurs de l'Association Internationale pour l'Islam (Islamic Society) et **Mme Soraya Ayouch** de l'Islam Soufi marocain (tariqâ Qadiriyya Boutchichiyya)

- l'Hindouisme, par le maître de céant, **Swami Veetamohananda**, de la Mission Ramakrishna et **Swamini Umananda**, de la Mission Chinmaya.

- le Bouddhisme zen vietnamien (école de Thich Nhat Hanh), par 2 nonnes, **Dao Nghiem** et **Ton Nghiem**, de « La Maison de l'Inspir », fondation du Village des Pruniers à Noisy Le Grand.

L'ashram situé dans un beau parc revêtu de sa parure d'automne, est un centre spirituel très vivant, ouvert aux autres traditions religieuses. Il est animé par Swami Veetamohananda qui rayonne la paix et propose des enseignements sur le Vedanta. Une joyeuse équipe de familiers, qui aident à faire tourner la maison, sont là au rendez-vous pour nous accueillir, nous guider et nous servir aux repas des mets délicieux. Leur comme leur sourire nous Arrivés la veille, nous sommes Fête en l'honneur de Kali. un autel, recouvert de fleurs impressionnant règne dans ce les « dévots » assis en position

L'ashram situé dans un beau parc revêtu de sa parure d'automne, est un centre spirituel très vivant, ouvert aux autres traditions religieuses. Il est animé par Swami Veetamohananda qui rayonne la paix et propose des enseignements sur le Vedanta. Une joyeuse équipe de familiers, qui aident à faire tourner la maison, sont là au rendez-vous pour nous accueillir, nous guider et nous servir aux repas des mets délicieux. Leur comme leur sourire nous Arrivés la veille, nous sommes Fête en l'honneur de Kali. un autel, recouvert de fleurs impressionnant règne dans ce les « dévots » assis en position



sens de l'hospitalité plein de délicatesse, touche beaucoup.

nombreux à assister à la « **Puja Kali** », Dans la chapelle, la statue de Kali trône sur exotiques de toutes variétés. Un silence lieu, où nos places sont réservées, derrière de lotus. Cette célébration, qui a duré

2 heures, se déroule dans une grande ferveur : ouverture de la veillée par le chant de la syllabe sacrée, OM, prières en sanskrit accompagnées du violoncelle, mélodies chantées en soliste par une indienne, à la voix superbe, accompagnée d'instruments de musique plus traditionnels. La soirée se termine par le rite de l'arati accompli par le Swami, avec l'offrande des différents éléments (eau, lumière, encens, fleurs ...). La beauté de ces gestes, accomplis avec grâce, selon un rituel bien précis, nous introduit dans un univers de silence et de paix.

La journée du 27 octobre est introduite par **S. Samuel** de Martigné -Briand qui donne le ton de cette rencontre dans l'esprit d'Assise. En tant que chrétiens, nous sommes appelés à vivre les Béatitudes et nous savons bien que le dialogue passe par les larmes et la joie, larmes devant tant de croyants persécutés (moines tibétains, birmans, chrétiens d'Irak ...) mais joie aussi devant ces avancées vers plus de compréhension, de bienveillance, ces gestes de pardon ...

Frère Benoît Billot nous donne une interprétation de 1^{ère} Lettre de St Paul aux Corinthiens (Ch. 12), en appliquant la métaphore du corps, composé de différents membres, à l'humanité toute entière. La grande famille humaine est riche de la diversité des traditions religieuses, elle est traversée par l'unique Esprit qui « souffle où il veut ». Nous avons besoin les uns des autres, aucune tradition ne pouvant se suffire à elle-même.

Swami Veetamohananda avait proposé, à l'aube de cette journée, une « méditation guidée », pratique conduisant au silence intérieur. Maintenant, il nous entraîne dans une longue prière pour la paix, avec des versets des Upanishads, introduits par la syllabe sacrée OM et ponctués du refrain « *Om, shanti, shanti, shanti,* ». L'un d'entre eux nous est devenu plus familier, depuis le voyage de Paul VI à Bombay :

*« Om, conduis-moi de l'irréel au Réel,
De l'obscurité à la Lumière,
De la mort à l'Immortalité ».*

Dr Norman Malik nous parle de la prière dans l'Islam : c'est une « supplique adressée à Quelqu'un de plus grand que nous », une « conversation avec Dieu », la « nourriture de l'âme », autant d'expressions qui ont une forte résonance dans notre propre tradition. Le témoignage vivant de la prière nous est ensuite donné par 3 musulmans.

Le premier, faisant office de muezzin, lance l'appel à la prière :

*« Dieu est plus grand que tout, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu .
Venez à la prière ... »*

Celui qui guide la prière, ajoute Norman Malik, reprend la confession de foi, la Fatiya, qui est suivie de courtes prières tirées du Coran. Nous voyons alors les 2 autres musulmans adopter des attitudes de prière :

- inclinés, les mains posées sur les genoux, ils disent : « Toute gloire est à mon Seigneur »
- et prosternés, le front en terre : « Dieu est plus grand que tout »

Le commentaire qui nous en est donné nous rejoint dans notre pratique :

« Dans cette position, vous lâchez toutes vos défenses, c'est uniquement le cœur qui doit parler ... Vous demandez le pardon de vos péchés, la bénédiction d'Allah »,

Swamini Umananda, occidentale, ayant trouvé son épanouissement dans l'hindouisme, commence par évoquer le Festival de **Divali** dont le sens symbolique est très fort : c'est un appel à la lumière, la joie, la douceur, la paix. La vraie lumière est celle du divin dans le cœur et c'est en restant en contact avec cette présence lumineuse en soi, que l'on peut s'ouvrir à d'autres traditions.

Nous sommes ensuite introduits dans ce grand courant de l'advaita, avec le commentaire de l'Upanishad :

*« Cela est l'infini,
De cet infini, l'infini a émergé
Quand l'infini est enlevé, seul, l'infini reste ».*

L'univers émerge de cette Réalité infinie (Brahman). Tout change, mais l'essence de cet univers est éternel, infini.

La tradition de l'Inde nous invite à découvrir cette dimension infinie dans le monde et en soi, en suivant un chemin privilégié, celui de l'intériorité. La contemplation recouvre plusieurs sens : elle est d'abord l'étude des Ecritures pour s'en imprégner, se laisser transformer par elles, elle est aussi ce regard qui va au-delà des apparences et enfin la méditation qui immerge l'esprit dans la présence divine.

La spiritualité hindoue nous propose ainsi un bonheur durable, au-delà de ce qui passe, en nous plongeant dans l'infini.

Avec nos 2 sœurs bouddhistes du village des pruniers, nous entrons dans une pratique visant à retourner dans sa « vraie demeure ». Le son de la cloche que l'on fait tinter plusieurs fois nous invite à descendre dans les profondeurs de notre être, à revenir à notre respiration, à prendre conscience du

souffle qui nous traverse :

*« J'inspire, je suis consciente que je suis vivante,
J'expire, je souris à la vie ».*

L'émotion nous saisit quand nos sœurs nous chantent un sutra sur l'amour, composé par leur maître, Thich Minh Tam, et chanté par la communauté au Vietnam lors des persécutions.

Nous vivons un temps d'intériorité, de silence et de paix, puis nous terminons la journée par une marche méditative pour la paix, conduite par nos 2 sœurs à travers le parc.

Quelques conseils nous sont donnés : revenir à sa respiration pour unir le corps et l'esprit, prendre conscience de la terre, du contact de nos pieds avec l'humus, en faire un acte d'amour, être là ensemble, cultiver la paix à chaque pas.

Nous répétons ce verset pour habiter notre corps durant ce temps :

*« Je suis chez moi, il n'y a qu'ici et maintenant.
Bien solide, vraiment libre.
Je prends refuge en moi-même. Dans la Terre pure, je m'établis »*

Nous terminons notre marche sous un arbre majestueux, en formant un grand cercle, prémices de cette humanité rassemblée dans la paix, à l'écoute de cette voix qui vient d'ailleurs :

*« J'écoute : que dira Le Seigneur ?
Ce que dit Le Seigneur, c'est la paix ... » (Psaume 84)*

Sœur Solange Rault - Abbaye de Jouarre



**Rencontre des Commissions européennes du DIM-MID
du 29 août au 2 septembre 2011, à St Jacques de
Compostelle, sous le thème du « pèlerinage ».**

La communauté des bénédictines de San Pelayo de Ante-Altaras, tout à côté de la Cathédrale, nous accueillait, dans ce monastère du 11^e siècle, l'un des plus vieux d'Espagne.

Mère Abbessse, Madre Blanca Blanco participa à tounos travaux et rappela le pèlerinage de Jean-Paul II à Santiago en 1982 où il déclara :

« Depuis Santiago, je lance vers toi, vieille Europe, un cri d'amour : Retrouve-toi toi-même. Sois toi-même. Découvre tes origines. Avive tes racines ... Reconstruis ton unité spirituelle, dans un climat de plein respect des autres religions et des libertés authentiques. »

Ainsi la rencontre européenne du DIM fut lancée, sous la protection de Santiago mais aussi du Bienheureux Jean Paul II.

La première journée fut consacrée à un mini pèlerinage de 10 Km aller retour au *Monte do Gozo*, ce « *Mont de la Joie* » ainsi nommé car c'est de là que les pèlerins du *Camino* contemplent pour la première fois les tours de la Cathédrale de Santiago ! Au retour, nous sommes allés vénérer Santiago dans sa Cathédrale. Lieu émouvant chargé de son poids d'histoire et surtout de la prière des

peregrinos de tant de siècles !

Dès l'après-midi - et il en sera ainsi chaque après-midi - nous nous mettons au travail à partir des Rapports de nos différents pays européens présents, sur les expériences de chacun dans le dialogue et les questions posées à la théologie ! Deux fois nous participerons à la Messe des pèlerins avec le fameux *botafumeiro* (grand encensoir). Le deuxième jour nous débutons la journée avec le **Dr. Marcelino Agis**, anthropologue à l'Université de Santiago. Il nous fit une conférence sur le pèlerinage, considérant le phénomène anthropologique de la pérégrination comme métaphore « moteur » de ce Camino, soulignant le fait que le but de la pérégrination est la rencontre avec le sacré, et dans le cas du christianisme, la rencontre avec Dieu. Il nous fit remarquer qu'il existait au Portail Sud de la Cathédrale de Santiago, nommé la « *Puerta de las Platerias* », une sculpture de la fin du 11^{ème} siècle :



« *Omega et Alpha* » (et non Alpha signifie que : parvenu à Santiago Chemin à rebours commence pour de la Foi, vers la Cité Céleste ! Le intervention du responsable de la compléter de façon plus « chiffrée remarquer que pour obtenir la Cre-



demande pas à quelle religion appartient le pèlerin, mais seulement s'il a la Foi. Seule la Foi compte, quelle soit chrétienne, musulmane juive, bouddhiste, hindoue etc. Cette intervention nous conduisit à la visite du monastère bénédictin de San Martin Pinario proche de la Cathédrale qui abrite aujourd'hui tous les séminaires des religieux de l'Espagne et est aussi un musée. Tous les jours, nous participions aux offices de la communauté des bénédictines dans leurs stalles mêmes, comme de véritables frères et sœurs en notre Père saint Benoît ! Partout, à Santiago, et sur notre route, ce fut une joie de nous rencontrer entre moines et moniales « européens » ; n'est-ce pas ainsi que se construit « l'Europe spirituelle » dont parlait le Bienheureux Jean-Paul II ? N'est-ce pas ainsi que nous sommes les fils et les filles de notre Père St Benoît, patron de l'Europe ?

S. Samuel osb, Martigné-Briand

Au Centre Orthodoxe Sainte Croix - (Dordogne) :

Pendant quatre jours en Juillet 2011, , à l'initiative du Père **Philippe Dautais**, prêtre orthodoxe du Patriarcat de Roumanie le centre Sainte Croix accueillait des responsables bouddhistes, hindouistes, chrétiens, juifs et musulmans autour du thème « *Écologie et spiritualité* » pour ancrer le dialogue interreligieux dans des actions concrètes.

Dans une mobilisation commune, **Swamiji Umânanda**, hindouiste, co-créatrice de la [Chinmaya Mission France](#) souligne que « *le partage sur nos expériences spirituelles est intéressant* ».. Au regard de « *la mondialisation, de la crise des valeurs actuelle, il devient urgent que toutes les religions se mobilisent ensemble pour donner une image d'ouverture et contenir les extrémismes* », insiste le **P. Philippe Dautais**.

Mais « *il faut du temps pour que les mentalités évoluent* », constate **Alain Nacache**, grand rabbin de Bordeaux. Afin que les préjugés s'estompent, il appelle à créer des événements ensemble. « *Ce qui permet de faire entrer le dialogue interreligieux dans les consciences* ». » *On va les uns chez les autres et parfois des amitiés se créent* », ajoute le **F. Daniel Pont, du DIM**, moine de l'abbaye bénédictine d'En-Calcat.

« *Nous pouvons trouver un point d'intersection sur une éthique ou des valeurs communes au travers d'actions concrètes* », reprend l'imam **Tareq Oubrou**, recteur de la mosquée de Bordeaux. Ainsi, à Monestier, les représentants des différentes religions proposent leurs solutions pour « sauver la planète » en démontrant l'importance de la spiritualité qui permet d'ancrer les gestes écologiques dans les consciences.

REIMS :

Depuis quelque temps s'est tissé avec nos frères juifs de la ville un lien qui est en passe de se métamorphoser en amitié. Pourquoi depuis si peu de temps alors que nous labourons le terrain interreligieux depuis 20 ans ? (même si le mot "interreligieux" est impropre pour nos frères aînés dans la foi) C'est que nous manquions d'occasions de contacts et nous ne voulions pas prendre d'initiatives susceptibles de blesser, ce qui peut se produire quand on ne connaît pas suffisamment les interlocuteurs. Nous avons par contre des liens avec des membres de la synagogue libérale de Paris. C'est alors que nous avons découvert sur la toile une association culturelle israélite récemment fondée sur Reims et son site qui se voulait résolument accueillant. Après des vœux de fête pour Roch Hachana et une réponse très engageante, nous avons été invitées à visiter la synagogue, ce qui fut fait au mois d'août suivant par une sœur et moi-même et après un échange de courriers pour faire connaître la particularité de notre vie en retrait. Le courant est vraiment passé et je crois qu'ils ont été sensibles à ce que nous avons essayé de manifester : respect, proximité spirituelle, vif intérêt pour tout ce qui nous était montré. Nous leur avons fait part de ce que nous pratiquions depuis déjà fort longtemps : la prière explicite au cours de notre liturgie à l'occasion de leurs grandes fêtes (nous le faisons également pour les grandes traditions spirituelles). Bref, nous avons été très vite invitées à Sim'hathTorah, « la joie de la Torah » et c'est cela que nous venons de vivre ce 20 octobre, dernier jour de la semaine de Soucoth. Un cycle de lecture de la Torah se termine, un autre commence ; entre les deux, les croyants laissent exploser leur joie dans une fête étourdissante d'entrain mais toujours colorée d'une grande ferveur.

Comme dans toute synagogue orthodoxe, nous sommes montées dans les tribunes avec les autres femmes et avons écouté les prières préliminaires en cours déjà depuis une heure. C'est l'ouverture de l' « armoire-coffret » abritant la Torah, brandie à bout de bras, qui donne le signal de la joie explosive, laquelle va se poursuivre durant une heure et demie sans la moindre accalmie : chants, danses plus ou moins improvisées, processions dans la synagogue ; on frappe des mains, on rythme la musique sur les tables, le rabbin est porté à mains d'hommes et tend les bras pour recevoir la Torah, tenue bien haut en triomphe. Cette dernière est tenue continuellement par l'un ou l'autre membre de la communauté, on devrait plutôt dire embrassée « em-brassée », placée sur le cœur du croyant, les mains la caressent, la bercent pendant les processions, chacun l'effleure puis porte à ses lèvres les mains qui l'ont touchée. Toute la passion, l'amour, la ferveur que la Torah inspire aux croyants s'expriment ainsi de façon presque charnelle.. Pendant ce temps, les enfants courent et jouent sans aucune retenue ; eux aussi sont portés à bout de bras et entraînés dans les danses et processions. Pour eux, le point d'orgue est l'envoi des bonbons et friandises. C'est là qu'interviennent les femmes qui, du haut des tribunes, en jettent à la volée ce qui fait jaillir rires, bousculades, recherches joyeuses. Puis c'est au tour du rabbin qui, du haut d'une sorte de chaire, envoie les bonbons, tant du côté des enfants que des femmes. Tout cela n'empêche pas des apartés amicaux avec la personne qui nous a guidées, d'autres femmes d'ailleurs viennent nous saluer avec beaucoup de gentillesse, visiblement touchées par notre présence. Ce fut vraiment un moment heureux pour nous. Nous envisageons maintenant d'autres projets en communauté, sûrement une invitation dans notre monastère.. Nous pouvons faire beaucoup, là où nous sommes, pour introduire un dialogue de paix entre les communautés musulmanes et juives. Le possible est pour aujourd'hui, l'Esprit Saint prépare l'impossible... C'est en route...

Sr Maryvonne, clarisse de Cormontreuil





Le 11 novembre 2011 la journée annuelle interreligieuse au monastère des bénédictines d'Urt était animée par Allaoui Abdellaoui, soufi de la Tariqa Allâwiyya. C'est avec un cœur de priant et la profondeur que nous lui connaissons qu'il a présenté le soufisme. Il nous explique que tout commence par la loi divine qui régit la vie, la création et le cosmos. Le soufi doit toujours avoir une attitude de respect. Il doit devenir le miroir de l'autre. Sa quête est de partir de ce qui relie et de passer de la dualité à l'unité.

Notre ami insiste sur l'une des caractéristiques du soufisme : - se considérer comme l'une des composantes de l'humanité. – on construit avec l'autre, jamais contre lui. Le soufi doit vivre l'Islam comme spirituelle, libre et responsable. L'Islam ne peut être l'Islam sans spiritualité. Notre conférencier se définit comme un humble cheminant dans la voie du dialogue et nous livre sa prière préférée : *« Mon Dieu tu es la paix, de toi vient la paix, vers toi retourne la paix ; Accorde nous la paix spirituelle »*.

Sr Marie Pinlou – osb -

Suisse romande : la vie du groupe DIM

L'été étant généralement calme, il n'y a que deux choses à signaler pour notre groupe DIM de Suisse romande. Tout d'abord il s'est associé, le 29 et le 30 octobre, aux journées organisées à St-Maurice par la Famille franciscaine pour commémorer le 25^{ème} anniversaire de la rencontre d'Assise. Avec le titre « Le Concert des Religions », elles étaient placées sous le signe de la musique : le chant, la musique font vibrer les cordes profondes de l'âme humaine, ils sont par là particulièrement aptes à créer des liens entre les fidèles de toutes les traditions religieuses, dans le respect de chacune. L'après-midi du samedi a été surtout œcuménique : plusieurs conférenciers ont présenté l'histoire de la musique religieuse dans les diverses confessions chrétiennes, orthodoxe, réformées et catholique. Des ateliers ont suivi, puis tous les participants se sont rendus à la basilique de l'abbaye de saint Maurice pour une heure de prière et de chants dans une atmosphère fervente et recueillie. Le soir, des jeunes ont animé une marche pour la paix avec flambeaux, entrecoupée de méditations et de prières exprimant le désir de paix des croyants de toute religion. La matinée du lendemain fut consacrée à une table-ronde où quatre intervenants exposèrent la signification de la musique dans le judaïsme, le christianisme, l'islam, l'hindouisme et la religion bahaïe. Puis tous se répartirent en divers ateliers pour prendre plus ample connaissance de la musique selon chacune de ces traditions religieuses. Dans l'après-midi, un concert avec chants, musiques instrumentales et danses créa une ambiance chaleureuse. Sur une place publique de la ville enfin, un message conclut ces deux journées avec la lecture du « décalogue d'Assise pour la paix », des souhaits et des prières. Et l'envolée de ballons blancs par des enfants fut un beau symbole du partage de la paix que chacun était invité à vivre au quotidien.

Le mois suivant, nous nous réunissions le 24 novembre à l'abbaye cistercienne de la Maigrange, située dans un vallon pittoresque, à proximité de la Sarine qui coule autour de la ville de Fribourg. Nous nous sommes d'abord donné mutuellement des nouvelles ; en particulier le pasteur Pierre-Yves Brandt, revenant d'Angleterre après une année sabbatique, nous a parlé de la rencontre annuelle de la commission du DIM européen à laquelle il avait participé. Ensuite la discussion a porté sur la situation actuelle de notre groupe DIM : on constate en effet, les années passant, que chacun avance en âge, deux moniales même devront se retirer, un renouvellement est donc souhaitable. Pourtant, même si nous ne sommes qu'un petit nombre, une conviction unanime nous anime : il faut tout faire pour que l'ouverture interreligieuse soit présente dans les monastères de notre pays, et qu'elle le soit au niveau de l'expérience spirituelle ; cela exige que soient respectées de vraies conditions de vie contemplative dans la vie habituelle. Cette double préoccupation a orienté nos prévisions pour

l'avenir : nous poursuivrons nos rencontres interreligieuses, continuant à approfondir les thèmes déjà abordés ou d'autres ; en outre, il y a espoir que d'autres monastères ou communautés religieuses nous envoient de nouveaux membres. Par ailleurs nous nous efforcerons de répondre à la demande faite à tous les groupes DIM de collaborer à la revue Dilatato Corde ; nous avons déjà, il y a quelques mois, envisagé une communication commune, mais elle n'est pas encore mûre ; cependant d'autres articles pourront déjà être envoyés. Et l'Avent, qui nous rappelle l'immense aspiration souvent inconsciente des hommes au Royaume de Dieu, nous encourage à continuer à faire patiemment de petits pas.

J.B. Simon-Vermot

RENCONTRES - PROJETS

Session de Méditation Zen à l'Abbaye Notre-Dame de Cîteaux

21700 Saint-Nicolas-lès-Cîteaux - Du samedi 18 février au mercredi 22 février 2012

Sous la conduite de **Hozumi Roshi**,
moine japonais de l'Ecole Rinzaï

LES RENCONTRES DE SAINTE LIOBA

à l'Abbaye de Ste Lioba de Simiane-Collongue - du 2 au 4 Juillet 2012

5^e Session Judéo-Chrétienne « *Les Psaumes de Pèlerinage* »

animée par le **Rabbin Philippe HADDAD**

Inscriptions : Mère Elaië BOLLEN, Abbaye Sainte Lioba - 530, Ch. des Mérentiers -
Quartier St Germain 13109 SIMIANE-COLLONGUE

tél. : 04 42 22 60 60 - fax 04 42 22 79 50 - e-mail : benedictins@lioba.com

La session de formation des personnes-contact du DIM-francophone

(Belgique-France-Suisse)

du 16 au 18 octobre 2012 (arrivée le lundi soir 11 – départ le vendredi 19)

à l'Abbaye de la Pierre-qui-Vire.

Le thème sera : « **Où en est-on du dialogue interreligieux aujourd'hui ?** ». Père Etienne Renaud (ancien directeur du Pisai-Rome) traitera des relations avec l'Islam. Frère Thierry-Marie Coureau, dominicain, doyen de l'Institut catholique de Paris, Maître de conférence de l'ISTR, pour le Bouddhisme et l'Hindouisme. Le **Rabbin Philippe Haddad** pour le judaïsme.

Une circulaire sera adressée pour les inscriptions aux moines et moniales du DIM.

Cinquième colloque bouddhistes-chrétiens, en collaboration avec le DIM
Le désir en question : regards croisés bouddhistes et chrétiens »
au Centre Théologique de Meylan
Animation et fil rouge : Dennis GIRA

Début du colloque : jeudi 05 juillet, 20h30
Fin du colloque : dimanche 08 juillet, 12h00
(possibilité de loger sur place)

Jeudi 05 juillet 2012

Conférence introductive, en soirée : « Qu'attendre d'un dialogue bouddhistes-chrétiens? »

Vendredi 06 juillet 2012

« Le Bouddha et le Christ face à la question du désir »

B : Dominique TROTIGNON (Université Bouddhique Européenne)

C: Dominique CHARLES, o.p. (Centre Théologique de Meylan-Grenoble)

« La question du désir dans l'histoire de nos traditions »

B: Philippe CORNU (Université Bouddhique Européenne, Université Catholique de Louvain)

C: Bertrand DUMAS (Centre Théologique de Meylan-Grenoble)

« Le désir dans l'une et l'autre tradition : regards croisés »

B: Françoise BONARDEL (Paris I Panthéon-Sorbonne)

C: Jacques SCHEUER, s.j. (Université Catholique de Louvain, « Les Voies de l'Orient »)

Soirée : Poésie et chant autour de textes mystiques

Samedi 07 juillet 2012

« Le désir : questions religieuses et approches psychanalytiques »

B: Elisabeth SCHNETZLER (Psychanalyste)

« Les pratiques spirituelles face à la question du désir »

B: Lama JIGME THRINLE

C: Léo SCHERER, s.j.

Démarche méditative et symbolique (procession / roue de la joie).

Dimanche 08 juillet 2012

Synthèse : Paul MAGNIN (CNRS, Centre sèvres, Université Bouddhique Européenne)

« Table ronde »

Le groupe Merton prévoit au FORUM 104 – rue de Vaugirard – Paris, une rencontre avec Jérôme Ducor le 14 mai 2012 ou 21 Mai sur le Bouddhisme amidiste.

Renseignements : Evelynne Holzapfel – Fr. Benoît Billot

DOCUMENTS



Le phénomène des pèlerinages UNE PERSPECTIVE ANTHROPOLOGIQUE

MARCELINO AGIS VILLAVERDE DE L'UNIVERSITE DE SAINT JACQUES
DE COMPOSTELLE, membre de l'Archiconfrérie universelle de l'Apôtre et de la
Fondation Ad Sanctum Iacobum Peregrinatio.

Je vous remercie de m'avoir invité à participer à votre rencontre.

Triple expérience sur le thème

Incursions sur le thème du pèlerinage.

Le pèlerinage métaphore philosophique (libre : Caminantes)

Comme pèlerin

Pour aujourd'hui je combinerai les trois perspectives dans cette présentation.

Depuis les débuts de la civilisation humaine le phénomène des pèlerinages est présent dans toutes les cultures et toutes les religions. C'est un phénomène indissolublement lié à la condition itinérante de l'homme. Notre vie, comme l'ont soutenu de nombreux écrivains et philosophes concernant l'utilisation de cette métaphore du chemin n'est rien d'autre que la longue route scabreuse et encombrée de carrefours que nous parcourons de la naissance à la mort. Il existe de fait une forte connotation anthropologique dans le phénomène du pèlerinage de l'homme sur la terre.

Depuis l'antiquité, à peu près toutes les religions connaissent et pratiquent le pèlerinage comme moyen de salut et de purification. Il s'agit d'un voyage qui a pour objectif de visiter un lieu consacré par la présence d'un dieu, d'un héros ou une puissance sacrée. Le caractère sacré de ce lieu et l'effort réalisé pour y parvenir remettent à l'homme ses écarts passés et rénovent ses forces pour aller de l'avant sur le chemin de la vie.

Il nous faut nous aviser pourtant que pèleriner, se mettre en route, impliquait aussi des risques bien déterminés et d'affronter des périls qui guettaient le marcheur : il laissait derrière lui la tranquillité et le confort de sa terre natale et de son foyer. L'étymologie de ce mot rend compte de son ambivalence sémantique.

1 - L'ETYMOLOGIE

Le premier mot fait référence à l'aspect négatif de « aller au travers de » ; les trois suivants présentent un aspect positif de « se déplacer » et « connaître des choses nouvelles ». De la même racine, dérivent les mots qui sont en relation avec le voyage (pè(r)-lerin (pér-égriner), avec la connaissance (ex-pér-ience) et avec le pér-il jusqu'à un certain point inhérent aux réalités antérieures (per-iculum). Une relation qui n'existe pas seulement en latin mais que nous trouvons également en allemand.

Le phonème allemand correspondant à «per» est «fahr» d'où dérivent :

fahr-en (voyager) ;

ge-fahr (péril) ;

er-fahr-ung (expérience).

En réalité, comme le signale Ortega y Gasset, « les phonèmes latins « per » et « por » de même que les phonèmes grecs per et peir procèdent d'un vocable indo-européen qui exprime une réalité humaine : « voyager », privé de toute finalité éventuelle (...) et se comprend comme « être en train de voyager », « marchant à travers le monde ». Ainsi le contenu du terme « voyager » qui nous donne de rencontrer des curiosités et des périls est celui qui s'impose à nous.

Ainsi donc, une lecture philosophique du sens étymologique de ces termes nous introduit dans le cœur de la pensée philosophique occidentale, en relation tantôt avec le fait de voyager en des terres inconnues pour voir, pour faire des expériences, même si elles nous mènent à affronter des périls et à nous égarer, avec le fait d'élaborer une méthode, un guide, pour avancer d'un pas sûr sur le chemin de la connaissance. « L'empirisme – ou la connaissance – nous dit encore Ortega y Gasset, c'est en réalité « marcher et voir » comme méthode, penser avec ses pieds ce qui est, selon les modernes, ce que faisaient les scholastiques ».

Lu sous le regard de la philosophie, nous comprenons pourquoi le fait de pérégriner est une expérience ancestrale qui s'adresse autant aux conceptions religieuses anciennes qu'aux conceptions anthropologiques et philosophiques. A sa naissance sur les côtes de Jonia (6^e siècle avant Jésus Christ), la philosophie grecque se nourrit des échanges de langues, de cultures, d'expériences qui accostent à ce port. Beaucoup de philosophes grecs voyageront pour amplifier leurs connaissances et leurs expériences du monde. Platon selon ce qui est attesté, voyage en Egypte pour amplifier ses connaissances en mathématiques ; il ira ensuite jusqu'à Syracuse pour tenter d'y implanter (sans succès) les idéaux de sa république.

Nous pouvons ainsi conclure que « dans les temps passés, voyager ou pérégriner fut, davantage qu'une action purement utilitaire – pour des échanges commerciaux - ou de plaisir, ce qui s'apparente beaucoup au tourisme. C'était le moyen d'acquérir des expériences, des connaissances et même du prestige ; et dans la mesure où c'était dangereux, c'était aussi une aventure, avec l'attrait du défi pour les audacieux. Des cultures variées ont associé les dieux du savoir et les dieux de la connaissance avec ceux du chemin et des pèlerins. Les grecs situaient aux carrefours et embranchements des chemins des monolithes figurant le dieu Hermès, qui indiquaient les routes pour guider les voyageurs.

Hermès était vénéré comme le dieu du savoir et du commerce, mais aussi le dieu de ceux qui avaient pris le chemin de l'errance (les voleurs et les menteurs). De fait, Hermès était expert en tromperies, réalisées avec la maîtrise de celui qui connaît assez la vérité pour pouvoir bernier. Dans cette figure mythologique, nous voyons associés le chemin, la connaissance et les dévoiements ou les périls inhérents au fait de cheminer.



2 - LE PELERINAGE RELIGIEUX

Alors que pérégriner, parcourir un chemin, voyager, sont effectués, comme nous l'avons vu, pour des raisons distinctes, (connaissance – aventure...) la principale motivation du pèlerinage depuis l'antiquité est religieuse. Cette motivation est celle qui existe aussi bien sûr pour le Chemin de Compostelle.

Par antonomase, l'acception commune de pérégriner est de se déplacer pour motifs religieux, pour visiter un lieu saint (un sanctuaire). Depuis l'antiquité les Juifs fréquentaient le Temple de Jérusalem ; les musulmans accomplissent le commandement d'effectuer le pèlerinage de la Mecque au moins une fois au cours de leur vie selon leurs possibilités et leur moyens ; et vous, vous, avez choisi de célébrer cette rencontre européenne à Saint Jacques de Compostelle, terme de l'un des plus importants chemin de pèlerinage de toute la chrétienté.

Dans la tradition chrétienne, le pèlerinage remonte à l'Ancien Testament où, dans le livre de l'Exode on nous décrit le pèlerinage d'Abraham et du peuple d'Israël pour revenir à Jérusalem. En réalité la religion hébraïque tourne autour de trois axes tout à fait reliés à l'expérience anthropologique et religieuse que nous avons héritée, et qui concernent le pèlerinage.

Le premier axe : N'oublions pas que les hébreux étaient des pasteurs nomades, de même qu'Abraham qui a attribué sa pérégrination à une révélation de Dieu.

Le second axe concerne le fait que « le grand événement qui constitue Israël en tant que peuple est une sortie, une marche à travers le désert jusqu'à une terre promise : l'exode de la libération de la servitude en Egypte ».

Le troisième axe : le peuple juif déporté à Babylone vit son retour dans sa patrie comme un nouvel exode.

Dans le Nouveau Testament on voit Jésus accomplir une tradition antique en allant visiter le Temple de Jérusalem et les lieux de culte, Lui qui devait être pour les chrétiens du monde entier « le chemin, la vérité et la vie » (Jean 14, 16). Le christianisme est la religion du chemin comme le dit saint Luc qui appelle les premiers chrétiens « ceux du chemin », qui suivent le chemin du maître. Une religion dont le repère central est la Pâque, mot qui en hébreux signifie « seuil », « passage » .

La religion chrétienne est, du commencement à la fin, une religion du chemin : « elle commence sous une tente où le Verbe de Dieu, qui existait depuis toujours, s'en vint camper avec nous. Et elle se termine avec un grand pèlerinage : l'arrivée à la Jérusalem céleste que rapporte l'Apocalypse. Cependant il y a des auberges sur le chemin et l'Eucharistie est le viatique : littéralement « un mets pour la route », pour le chemin. Parce que l'essence de l'être humain est d'être un viator, c'est-à-dire un voyageur.

On connaît les croisades du Moyen Age, sorte de pèlerinage qui se réalise à partir de 1095 quand les musulmans ont coupé le chemin qu'empruntaient les chrétiens pour visiter la Terre Sainte et les Lieux Saints de Jérusalem. Et c'est au Moyen Age que sont fondés les grands centres de pèlerinage de l'humanité dans le contexte de deux civilisations et de deux cultures : Saint Jacques de Compostelle et la Mecque. « Toutes deux - écrit Ramon Guerrero - demeurent encore comme lieu de rendez-vous de multitudes de pèlerins venus de terres lointaines qui cherchent l'occulte, les arcanes et les mystères de ces lieux et pour cela réalisent un voyage sacré : tout pèlerinage est reconnu comme un recours d'expiation du péché et de la faute, parce qu'il s'inscrit dans une structure strictement religieuse.

A la différence de La Mecque, cité sainte de l'Islam, où seuls les musulmans ont le droit d'accéder,

Saint Jacques de Compostelle est fréquenté par des gens de toutes croyances même si c'est un sanctuaire de la religion chrétienne on l'on conserve les restes de l'apôtre saint Jacques. Son influence au moyen âge a été telle qu'au 14^e siècle Dante écrit que seul était pèlerin ce lui qui allait ou revenait de Compostelle : « On peut entendre de deux manières le mot « pèlerin », l'une au sens large l'autre au sens strict ; au sens large est pèlerin celui qui est hors de sa patrie ; au sens strict on ne peut estimer pèlerin que celui qui va jusqu'à saint Jacques ou en revient ».

On doit, entre autres, à Augustin d'Hippone le fondement doctrinal et philosophique qui est le soubassement de la cosmovision chrétienne médiévale de la vie comme chemin.

Notre transit dans ce monde n'a pour fin que d'être un passage fugace et éphémère avant d'atteindre notre vraie destination : La Cité Céleste.

En accord avec cette conception, l'homme est un homo viator, un être dont la condition de « passant » ou de « pèlerin » vers un destin supérieur est la meilleure définition. Cette conception est solidaire et en harmonie avec la celle d'un temps linéaire et de l'histoire du judéo christianisme.

3 - LA PEREGRINATION, METAPHORE PHILOSOPHIQUE

En réalité l'assimilation de la vie humaine au fait de cheminer, et par extension au pèlerinage, est antérieure au fondement doctrinal augustinien. Œdipe s'est heurté à Thèbes au terrible Sphinx qui posait aux humains cette énigme insolite :

« Quel est l'être qui a une voix, et qui le matin marche à quatre pattes, à midi sur deux pattes, et le soir sur trois pattes ? »

La réponse ne peut être plus expressive :

« L'être humain durant son enfance avance sur ses mains et sur ses pieds, au cours de sa jeunesse marche debout sur ses pieds et durant sa vieillesse avec l'aide d'un bâton »

La philosophie, si liée à la vie de l'homme, a utilisé abondamment cette métaphore pour appréhender le sens de l'existence humaine et de sa propre existence. Sentiers du maquis heideggérien relativement au langage ; tentatives méthodiques cartésiennes pour bien mener notre raison ; voies sûres pour démontrer l'existence de Dieu ; méditations et itinéraires intérieurs ; clairières de la forêt où le passant se repose avant de poursuivre sa marche ; enfin déambulations autour de la mort. Que pourrait bien signifier ce rabâchage d'une métaphore toujours récurrente comme celle de chemin et de cheminer ? Par hasard ne serait-ce pas une démonstration manifeste que le sens et l'être font partie d'une même condition itinérante ? En fin de compte la vie de l'homme n'est rien d'autre qu'un long chemin vers soi-même.

Nous arrivons au monde porteurs sans remède possible d'une invalidité biologique qui fait de nous des êtres impuissants et nécessiteux qui s'évertuent à survivre. Que pouvons-nous faire sinon pleurer, gémir et implorer le droit de continuer à vivre ? Par bonheur la nature nous munit dans sa bienveillance de l'instinct protecteur de nos parents qui nous défendent au cours d'une période où la société nous déborderait au-delà de ce que peut supporter notre biologie.

A la naissance, nous n'avons guère que l'espérance que toutes nos potentialités se déploieront un jour. Nous sommes un projet complexe et passionné. Ou, ce qui revient au même, nous sommes peu de choses. Nous sommes nus, sans dents, immatures et sans aucun des éléments essentiels à notre condition itinérante qui sont la position droite qui nous permet de nous déplacer en pleine autonomie et le langage indispensable pour parvenir à ce monde à partir de ce que nous sommes.

Eh bien nous cheminons comme des bipèdes habiles et nous avons la possibilité de nous aventurer parmi les bêtes placées sur la terre, nous dominons les rudiments du langage fait de mots et nous acquérons ainsi une pensée élaborée qui nous permet de dépasser le seuil de l'instinct que rarement et à peine dépassent les autres animaux.

Ainsi commence notre vie « chemin amer et en spirale qui conduit à la mort », comme dit Camilo Jose Cela, ou bien si l'on préfère, « route qui mène à la mort, où il n'est permis à personne de s'arrêter un peu ou de cheminer avec quelque lenteur » comme dit saint Augustin. Quoique dans ce cas la mort soit la fin du chemin, mais pas son but.

La fin de tout chemin, tel celui de la vie, est évidemment de cheminer, pourtant il se peut que nous nous laissions tromper par l'impression fautive que nous atteindrions des buts que nous avons prévu d'atteindre. Mais que fait donc le marcheur une fois arrivé au but qu'il rêvait atteindre ? Il entame un nouveau chemin, une nouvelle marche et une nouvelle aventure avec de nouveaux buts et des itinéraires renouvelés. Nous sommes tous des Sisyphe qui devons sans cesse recommencer l'escalade, quoique, par chance, la marque de notre chemin à nous n'est pas la répétition mais la différence.

Etrange hasard que celui qui croise notre chemin et continue de cheminer : l'autre.

Au loin nous percevons la piste par où se perd la trace de l'autre qu'un jour nous avons croisé. Assis sur le bord du chemin nous avons ensemble soigné nos blessures et nous avons partagé les péripéties de notre voyage. Dans les rides de son front et la poussière de ses sandales j'ai vu ma propre vie, les cicatrices d'une condition qui va de l'avant, qui nous distingue et nous permet de découvrir comme nous sommes différents. J'espère seulement que je serai fidèle à moi-même pour que, lorsqu'il reviendra, il me reconnaisse. Lui pense de même en me quittant et passe sous silence le poète « nous, ceux d'autrefois, nous sommes les mêmes » (Neruda). Mille avatars feront que restera permanent notre nom seul et cet instant passé dont nous pourrions nous souvenir ou bien ensemble l'oublier. Là sera notre mutuelle identité : le bouquet fané d'expériences partagées.

Et c'est ainsi que le chemin n'est pas seulement une condition passagère, un état occasionnel, mais le mode qui caractérise l'homme. Nous passons du « moi » au « nous » pour parvenir à nous-mêmes par le moyen du langage. Un langage qui me révèle le visage de l'autre de diverses manières. Je le reconnais mon semblable par l'intermédiaire de son corps, de sa présence, de sa façon de se présenter à mes yeux, c'est sûr, mais dans le dialogue il se change en mon prochain. Un dialogue ouvert, face à face, occasionnel et fugace ; ou bien cet autre dialogue fait de questions et de réponses silencieuses unies à un processus de lecture.

S'il existe une porte d'accès à la pensée et à l'être, elle doit être faite de paroles. Mais franchir cette porte ne garantit pas la rencontre avec l'autre et moins encore avec l'intégrité de sa pensée. Non seulement parce qu'avec le langage nous occultons le lieu caché où habite notre être, mais de plus parce que par le moyen du langage je puis dissimuler qui je suis, mentir consciemment pour construire une muraille qui enclot mon être et de plus parce qu'elle est un élément grossier qui ne parvient pas à exprimer l'incessante inconstance de ma pensée. Et tout cela, comme dit Ortega y Gasset « *en étant un homme à qui il est impossible de s'entendre avec ses semblables condamné à une solitude radicale, qui s'étend en efforts pour atteindre le prochain. De tous ces efforts c'est encore le langage qui parvient quelquefois à exprimer avec la plus grande approximation quelques-unes des choses qui nous passent par la tête... Quand l'homme se met à parler, il le fait parce qu'il croit qu'il va pouvoir dire ce qu'il pense. Cela encore est illusoire. Le langage n'y parvient pas* » .

Si nous nous considérons du point de vue de la pure immanence, nous sommes des voyageurs en chemin vers nulle part. Commodément installés, nous voyons passer le monde à travers la fenêtre. Nous disposons de la possibilité d'arrêter la marche et de nous approprier telle ou telle chose, mais

si nous le faisons, non seulement nous ralentissons notre voyage mais de plus, les choses de ce monde sont un lest pesant qui ralentit notre marche. Choses qui, bien entendu, ne comblent pas notre avidité de bonheur. Au contraire, avant tout, le voyage idéal se réalise sans charges quoiqu'il soit bien vrai que c'est d'habitude une découverte tardive. Et pourtant je puis m'appropriier l'autre, l'obliger à partager mon chemin, le charger de fardeaux qui ne lui appartiennent pas, même sous le prétexte qu'il est un ami. L'amour peut en arriver à être plus oppressif que la haine.

Le plus simple serait de fermer les yeux, en faisant semblant de dormir tandis que passe la vie. Je puis aussi, quand j'en ressens le besoin, éluder des principes de responsabilité avec l'autre que je suis moi-même. On peut se protéger sous l'artifice sonore de la critique, et ainsi montrer que nous vivons dans le danger, même si nos mains sont vides. Par bonheur une telle fuite reste loin de notre conscience. Celle-ci est la plus fidèle compagne de voyage, la plus blâmée, mais c'est à elle que nous revenons quand nous cherchons à renouer avec nous-mêmes, assourdis par le vacarme quotidien, aveuglés par les lumières clignotantes. Un jour nous décidons de quitter la plaine où s'agglutine la multitude, où la vaine gloire s'est convertie en trophée des plus codifiés pour la chasse à l'homme par l'homme, et nous empruntons le chemin qui conduit à la cime de la montagne qui est au plus profond de nous-mêmes. C'est l'appel de la foi pour découvrir en notre intérieur quelque chose qui nous déborde et nous transcende.

LA FOI EN LE CHEMIN

Un appel qu'a écouté le pèlerin, car le véritable pèlerin est un homme de foi, ou si l'on préfère il est un homme animé par la foi. Il a découvert le sens transcendant de son existence et se dirige vers un lieu consacré où vivre avec une intensité plus grande sa nostalgie du sacré dont il découvre les traces autant tantôt à l'intérieur de lui-même tantôt dans l'œuvre prodigieuse de la création. Les philosophes médiévaux, si sensibles à la valeur des symboles ont évoqué la nature comme un grand livre où découvrir les traces du Créateur. La force de cette métaphore et sa valeur euristique s'est évanouie au cours des siècles mais non pas la réalité qu'elle évoque. Le monde, pour le croyant, est lieu où l'on peut découvrir les traces du Créateur. Mais dans ce monde nous avons détaché des espaces sacrés déterminés où se manifeste, ou bien où s'est manifesté, le sacré. C'est un fait attesté depuis l'antiquité, commun à la religiosité archaïque et qui perdure dans les grandes religions monothéistes. C'est la force sacrée de sanctuaires déterminés, celle qui nous motive à les visiter, à partager, aussi brièvement que ce soit, la sacralité de ce lieu, même si nous devons nous y préparer spirituellement, en renonçant à une partie de cette vie profane, ordinaire, qu'il faut nécessairement laisser derrière soi.

Envisagé de ce point de vue, amplement étudié par la phénoménologie de la religion, le but du pèlerinage est la rencontre avec le sacré qui, dans le cas de la religion chrétienne est la rencontre avec Dieu. A tel point qu'avant d'atteindre ce but nous avons à supporter les inclémences du temps, réaliser des sacrifices déterminés, des privations inhérentes à la vie austère de ce voyage, jusqu'à abandonner le confort du foyer. La joie de la rencontre avec Dieu justifie tous les sacrifices réalisés au cours du chemin. Cette joie a conduit les pèlerins qui atteignaient Saint Jacques de Compostelle à baptiser le mont d'où l'on contemple pour la première fois les tours de la cathédrale le « Mont de la Joie », parce qu'ils anticipaient la rencontre joyeuse de la tombe de l'Apôtre, portique de la Gloire.

Toutes ces privations, ces renoncements, ces sacrifices qui sont relatifs au corps, préparent en réalité notre disposition intérieure, spirituelle, pour la rencontre. Le pèlerinage incarne, sous mode de métaphore, les valeurs de l'homme religieux. Son cheminement est une conversion, une approche des valeurs religieuses de sa foi. Ainsi les pèlerins partagent un même langage, celui de la foi, même s'ils arrivent de pays divers et si leurs langues sont si différentes qu'ils ne se comprennent pas entre eux.

L'esprit de fraternité qui se vit tandis que l'on pérégrine, la prière et la réflexion paisible qui naît de la vie intérieure produite par le pèlerinage, promeuvent la communion spirituelle et fraternelle à laquelle

aspire tout croyant. De cette façon, avant de parvenir au but du chemin où se réalise une profession de foi, le pèlerin manifeste un fervent désir, par l'intermédiaire d'une méditation sainte, d'une rencontre avec Dieu qu'il trouvera, centrale, au cœur de cette pérégrination où il achemine ses pas.



LE CHEMIN COMME RENCONTRE

Ce qui est véritablement admirable c'est que, même si le pèlerin est en quête d'une rencontre avec Dieu, il se produit sur son chemin une triple rencontre :

en premier lieu avec lui-même, un voyage intérieur qui n'est pas facile ni exempt de difficultés ;

en second lieu il se rencontre aussi avec l'autre, avec le frère qui pérégrine à ses côtés ou avec qui il se croise en chemin, et avec qui il partage un même esprit ;

et finalement il rencontre Dieu, raison ultime pour laquelle tous les sacrifices du chemin valent la peine.

Le monde et tout ce que tous croyons y posséder a un caractère immanent, éphémère, seule cette rencontre avec Dieu nous montre le sens vrai, transcendant, de la vie humaine. Il s'agit d'un sens qu'il est chaque fois plus difficile de déceler en notre vie journalière, quotidienne. Les moyens de communication de masse, les idéaux de la société de consommation, le politiquement correct et beaucoup de nouvelles tendances sociales ne nous permettent pas de découvrir ce caractère transcendant de la vie à laquelle aspire en définitive le pèlerin. De plus, la société actuelle a pour conséquence le contraire, l'immanent, elle nous fait vivre avec les coordonnées de ce monde. Mais le pèlerin aspire, en échange, à donner un autre sens à sa vie parce qu'il sait que son foyer définitif et son salut ne sont pas aux mains de l'homme, mais de Dieu.

Pour le pèlerin chrétien la Bible est le meilleur des guides, l'unique source qui puisse étancher la soif spirituelle de celui qui chemine dans une attitude d'humilité pour découvrir le sens transcendant de son existence et la communion fraternelle avec le prochain qui, comme lui, élève les yeux dans l'espérance et ses prières vers le haut. Le pèlerin renouvelle et confirme sa foi et, de plus, il découvre sans aucun doute sur son chemin qu'il n'est pas isolé. La petite communauté à laquelle il appartient et avec laquelle il partage les célébrations liturgiques s'amplifie extraordinairement et le pèlerin découvre que beaucoup d'autres personnes partagent les mêmes idéaux ; qu'il y a une autre manière de vivre, un autre sens plus élevé qu'il vaut la peine de découvrir et de transmettre aux autres.

En réalité, c'est l'Eglise elle-même qui est pérégrinante, cette Eglise qui a dû, dès ses débuts, surmonter les persécutions et doit affronter aujourd'hui les défis d'un monde qui souvent lui tombe sur le dos. Il lui revient de rappeler que tout n'est pas semblable et n'aboutit pas au semblable, que le relativisme n'est pas une nouvelle modalité morale, mais une manifestation de la phrase tonitruante qu'Ortega y Gasset a écrite dans « *La rébellion des masses* » (1930) annonçant que l'Europe avait délaissé toute morale. Il ne s'agissait pas de substituer une morale religieuse par une morale laïque. Ce qui est véritablement grave c'est que la sécularisation de la philosophie occidentale n'a pas contribué au surgissement d'une morale laïque ou à une morale de la terre, selon les mots de Nietzsche, mais à une sorte de convention où tout recommence comme avant.

L'Eglise est pèlerine et accompagne le pèlerin, de même que le croyant, pour qu'il vive un temps d'arrêt. Un temps qui offre un sentiment de plénitude quand on s'oriente vers la vie future. Bien sûr l'homme peut s'attacher aux choses de ce monde, aux honneurs et aux biens matériels, mais au bout du compte il rencontrera le vide parce que notre être n'est pas fait pour l'immanence mais pour la transcendance. La vraie liberté et le vrai bonheur est dans ce qui tend à accomplir l'essence de notre être. C'est cette quête incessante de l'authenticité de notre essence qui invite le pèlerin, comme image de l'homme religieux, à cheminer à la poursuite du sacré. Oui, les biens temporels ne peuvent nous rendre heureux.

Enfin le pèlerin est celui qui découvre qu'on ne rencontre le chemin le plus ardu en aucun lieu de la géographie physique mais en cet itinéraire intime qui conduit à la vérité. Une option résolue et courageuse achève d'aliéner n'importe quel type de fuite de la réalité. Au contraire le pèlerin aspire à une forme d'espérance, à atteindre la réalité vraie, le vrai sentiment du monde et de lui-même. Pour lui, le but de son cheminement sur la terre ne s'achève pas en un point déterminé, même s'il se dirige apparemment vers lui. Son destin, de même que sa condition, est marqué par le chemin, par cette pérégrination incessante vers un but qui, pourtant, ne retranche rien à la valeur du chemin.

Ainsi donc, cette métaphore du chemin si unie à la condition philosophique et anthropologique de l'homme depuis les origines de notre civilisation jusqu'à nos jours, est aussi la métaphore qui exprime le mieux la vie du croyant, de l'homme de foi, qui se convertit en un marcheur tout à fait spécial que nous appelons « pèlerin ». La pérégrination représente la forme synthétique du chemin de la vie. Une représentation dont l'acteur principal est le pèlerin lui-même qui se fait le protagoniste de cette liturgie particulière et vivante de la foi pour entrer sans intermédiaires en contact avec le sacré et avec le mystère.

Une liturgie dynamique qui implique la corporéité même de façon directe et plénière. Nous sommes des marcheurs dans la vie et notre marque est bien de passer, de même celle du pèlerin.

Les moyens modernes de locomotion ont estompé et éteint la vivacité de l'expérience du cheminement. C'est une raison qui peut expliquer la vitalité qu'a recouvré de nos jours le Chemin de Saint Jacques. Il a récupéré le sentiment traditionnel de se déplacer en comptant seulement sur ses propres moyens et, de ce fait, changeant complètement les coordonnées spatio-temporelles, il a changé aussi les habitudes et les coutumes quotidiennes et tout ce qui nous entoure notre vie moderne agitée.

Le pape Benoît XVI a désiré visiter, Saint Jacques de Compostelle, le but du chemin, comme « pèlerin de la foi » le 6 novembre 2010, au cœur de l'Année Sainte Jacques. Vous aussi, vous avez réalisé hier un tronçon de ce chemin depuis le Mont de la Joie. Une expérience qui donne son sens à l'autre condition de marcheurs, de pèlerins, que nous partageons tous en tant qu'êtres humains. A tous je vous dis « Bonne Route », phrase que tous les pèlerins à Saint Jacques de Compostelle portent sur leurs lèvres.

MARCELINO AGIS VILLAVERDE





Intervention de Swamini Umananda, responsable de la Chinmaya Mission France

Journée de rencontre à Gretz le 27 octobre 2011, célébrant les 25 ans d'Assise.

Nous sommes réunis ici dans un esprit de paix, d'ouverture, d'acceptation : l'esprit d'Assise, et je remercie Swami Veetamohananda de m'avoir associée à cette belle journée de prière et de rencontres. Il se trouve aussi que dans la tradition de l'Inde, nous sommes en plein dans une période particulière : le Festival de « Divali », c'est-à-dire le Festival des Lumières. En Inde, à cette occasion, quand la nuit est tombée, on illumine partout des lampes. C'est tout un symbole. La lumière des lampes représente l'invitation à nous transformer, à révéler la lumière intérieure en nous : la joie, la douceur, la paix, qui ne peuvent se révéler que lorsque nous sommes connectés au Divin, à la Présence divine en nous.

Sans être connecté à cette lumineuse Présence, comment peut-on faire preuve d'amour, de paix, d'esprit d'ouverture ? Comment être capable de reconnaître la valeur, la grandeur chez autrui ?

Dans toutes les traditions spirituelles, la prière est le moyen de se connecter à cette Présence, de puiser à cette source force et paix, de demander aide et bénédictions.

En Inde, il y a des prières qu'on appelle « shāntih path », qui sont littéralement des invocations de paix (shānti veut dire paix). Ce sont soit de prières demandant une bénédiction, soit des prières de louange du Suprême, source ultime de toute paix.

En particulier, il y a dans les Ecritures une très belle prière qui invoque ce pouvoir suprême et sa nature infinie : nous allons voir ensemble cette prière et son sens.

**Om pūrṇamadaḥ pūrṇamidam pūrṇāt pūrṇamudacyate.
pūrṇasya pūrṇamādāya pūrṇamevāvaśiṣyate.
Om śāntiḥ śāntiḥ śāntiḥ**

En un seul verset, c'est toute une philosophie qui est contenue. Ce verset signifie : «*OM. Cela est l'Infini. Ceci est l'Infini. De cet Infini, cet Infini a émergé. Si cet Infini est nié, (enlevé), ce qui reste est l'Infini seul. Que la paix soit, que la paix soit, que la paix soit*».

Quand on lit ce verset, on est confronté au langage mystique, apparemment paradoxal, dans lesquelles les Ecritures sont écrites. Ces lignes se trouvent dans le Yajur Veda, et aussi dans la Brihad-aranyaka upanishad, et ont été commentées par le sage philosophe Shankara, le grand maître de la Non dualité, qui a vécu au 8^e/9^e siècle de notre ère. Il contient en quelques lignes la grande philosophie de l'Inde, la pensée de la Non dualité.

Pour comprendre ce verset, l'interprétation littérale ici est impossible, il faut donc considérer le sens profond.

Le verset commence par le mantra OM, c'est-à-dire le Divin le Brahman infini. Mon maître spirituel, Swami Chinmayananda, disait : « Quand on appelle quelqu'un au téléphone, on dit « Allô ? », pour vérifier qu'on est connecté et que la personne est bien au bout du fil. Ici, dans notre prière, nous disons OM pour être sûr que la ligne avec le Seigneur est bien connectée ! »

Prenons ensuite la première phrase : « Cela est le Tout, l'Infini » : en philosophie, le mot Cela désigne la Cause ultime, infinie appelée dans la religion « Dieu ». Ce mot est employé en français pour indiquer quelque chose de lointain : le Divin nous est pour l'instant inconnu, et nous le considérons donc comme quelque chose de lointain.

Ensuite le verset dit : « ceci est l'Infini ». Le mot « idam » désigne ce qui est proche, ce qui nous apparaît, donc ce monde manifesté si familier. Ce monde est l'effet émanant de la Cause.

D'un certain point de vue, cette Cause divine comme sa manifestation, sont éternels car même si ce

monde est changeant, éphémère, son essence, elle, est éternelle : l'Être, l'Existence pure. En tout, il y a une dimension éternelle : l'Être.

Par exemple, un arbre *est*, et quand il est abattu, le tronc *est*, les branches *sont*. Une fois l'arbre découpé, les planches *sont*. Ensuite, les planches servent à faire des meubles et alors les meubles *sont*. Et si on les brûle, les cendres *sont*. A travers toutes les modifications que sont les formes, une chose demeure constamment : l'Existence infinie. Ainsi ce monde et son essence éternelle sont l'Infini.

Quand on lit cette phrase : « Cela est l'Infini, ceci est l'Infini », on pourrait penser qu'il y a deux entités infinies, ce qui est impossible ! S'il y avait deux entités, l'une limiterait l'autre.

Dans la philosophie indienne, l'Infini est décrit comme une Réalité unique s'exprimant sous de multiples formes. Ce monde manifesté de noms et de formes est en fait la manifestation d'une Réalité suprême, invisible, transcendante appelée Brahman. C'est de cette Réalité infinie que le monde manifesté émerge (pûrnam udacyate).

Ensuite, le verset dit : « De l'Infini, quand l'Infini est nié, enlevé, seul l'Infini demeure ».

Si nous faisons abstraction des noms et formes constituant ce monde manifesté, que reste-t-il ?

Si on enlève l'effet de la cause, que reste-t-il ? La cause seule reste. Si le yaourt est enlevé du lait, le lait seul demeure. Si l'on crée un bijou avec 100 grammes d'or, le bijou est en fait l'or auquel sont ajoutés un nom et une forme. Si le nom et la forme sont enlevés, seul l'essence du bijou, l'or, demeure. De même, ce monde manifesté est un ensemble d'apparences, de formes, de noms, dans l'océan de l'Existence éternelle : CE QUI EST. Lorsque nous voyons le monde, en fait c'est le Divin qui se déploie devant nos yeux.

Attention : le monde n'est pas Dieu ! Considérer le monde comme Dieu, c'est du panthéisme, alors que la philosophie délivrée dans ce verset est Non dualiste : ce monde est une manifestation du Divin, même si nous sommes incapables de Le percevoir.

En essence, seule cette Réalité invisible, infinie, est. C'est ce qu'on appelle le Réel dans la pensée de l'Inde. Le Réel est ce qui a été, ce qui est et ce qui sera, ce qui est à la fois éternel et immuable.

Mais les êtres humains sont fascinés, perdus dans ce monde de noms et de formes : ils ne voient pas au-delà : c'est l'aveuglement appelé mâyâ. C'est parce que nous donnons l'importance exclusive à ces noms, formes, que nous nous laissons écraser, tourmenter par les situations, les événements, les relations....

Conclusion

On ne peut trouver la paix, la plénitude, que si l'on découvre cette dimension divine, infinie, en nous et dans le monde autour de nous. Pour cela, il faut méditer sur le Soi, sur la Présence sacrée. Dans la spiritualité indienne, cela veut dire concrètement : la révéler en vivant dans le discernement, essayer de percevoir cette dimension divine dans la vie quotidienne – dans les situations, les événements, tout être et toute chose, et méditer sur le siège de la méditation, sur cette Présence ineffable dans notre coeur.



RECENSIONS

Frans GOETGHEBEUR, « **Invisible mais présent** », La force tranquille du Bouddhisme, Bruxelles, Ed. Kunchab+, 2010, traduit du néerlandais, p. 151, 21 x 14, 5, [ISBN 978 90 5487 778 3]. Plutôt qu'une ellipse de dogmes où l'homme irait s'enfermer, l'auteur propose une parabole où, de son centre intérieur, il peut s'ouvrir à l'infini du réel, l'aborder avec patience et compassion. L'ouvrage n'exclut rien de l'histoire, des sciences, tout autant que des préventions, préjugés et caricatures, pour indiquer à souhait une voie de reconnaissance du Bouddhisme par la société occidentale et mondiale. 'Comme une idée-force, ce livre arrive à point nommé' (Victor Hugo) (p. 83). Longue bibliographie.

Luc Moës, *osb (Maredsous)*

Jacques SCHEUER, *Un chrétien dans les pas du Bouddha*. Bruxelles, Lessius, 2010, 205 pp.

La compétence de Jacques Scheuer dans le domaine du bouddhisme apparaît ici une fois de plus. La présentation qu'il nous donne est de première main et sa grande familiarité avec l'univers du Bouddha lui permet d'être très clair et donc facile à lire.

Comme l'indique le titre, il s'agit d'un regard chrétien sur le bouddhisme et sur la fréquentation du bouddhisme par des chrétiens. On le sait, cette option comporte des risques : les auteurs chrétiens sont en effet tentés de chercher les concordances avec leur propre tradition et de privilégier les aspects du bouddhisme qui semblent les plus compatibles avec le christianisme. Mais dans le livre de Jacques Scheuer on peut constater tout que cette mise en parallèle peut, au contraire, avoir de positif. Car il existe un autre risque : en voulant faire une description tout à fait objective du bouddhisme (ou de toute autre spiritualité), on peut ne pas voir l'essentiel, qui est précisément la démarche spirituelle. Il existe en effet des descriptions très bien documentées du bouddhisme qui abordent l'histoire, la doctrine, les méthodes, la philosophie, l'art, etc., mais ne peuvent pas expliquer pourquoi tant de personnes, au cours de tant de siècles et jusqu'en notre âge postmoderne, ont pu être fascinées par le *dharma* bouddhique. Quand donc le bouddhisme est présenté dans le contexte de l'engagement spirituel des chrétiens, le lecteur est invité à situer sa compréhension au niveau le plus vrai, le niveau existentiel et spirituel. Il comprend ce que cette tradition vivante peut encore apporter aujourd'hui à ceux qui ont soif d'une vie spirituelle plus profonde, tant aux chrétiens qu'aux autres.

C'est pour cela que le livre de Jacques Scheuer tient une place particulière dans cette littérature désormais assez vaste. Il y tient, me semble-t-il, une place irremplaçable.

En douze chapitres cette étude passe en revue douze questions existentielles qui nous concernent tous. Elle montre comment les diverses traditions bouddhiques se sont efforcées d'y répondre, chacune selon sa situation propre, mais aussi toujours en référence à l'expérience originelle de l'Eveillé. Il s'agit donc d'une présentation assez complète des développements variés du bouddhisme, à travers les régions et les siècles, mais également une initiation très pertinente à cette expérience fondamentale et toujours d'actualité.

Celui qui n'est pas encore familier avec le bouddhisme y trouvera une bonne introduction et celui qui le connaît déjà bien pourra le revisiter grâce à une approche particulièrement éclairante.

La prière à travers différentes religions, centre 'Le Chemin', Rixensart, 88 pages.

Ce recueil est destiné à la catéchèse, une catéchèse qui comporte désormais une présentation du christianisme dans l'ensemble des religions du monde. Mais au lieu de faire des descriptions qui risquent toujours de privilégier l'anecdotique, les auteurs ont choisi quelques prières caractéristiques qui permettent un accès très juste à ces autres traditions spirituelles. Sont présentées ainsi successivement l'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam. Chaque choix de prières est brièvement introduit par un texte et par quelques questions qui permettent une approche plus active.

Il s'agit donc d'une présentation volontairement très simple, mais elle mérite d'être renseignée ici, parce qu'elle pourra certainement servir à tous ceux qui veulent faire connaître les autres croyants en ce qu'ils ont de plus précieux.

TEMOIGNAGE



**de Monseigneur Michel Cartatéguy (société des missions africaines),
Evêque de Niamey – Niger**

Compte-rendu de la mission à Abuja (Nigéria)

Il est 8 heures, ce vendredi 30 décembre 2011, lorsque l'avion présidentiel décolle de l'aéroport international de Niamey à destination d'Abuja, la capitale politique du Nigéria. A bord, il y a le Ministre d'Etat, Ministre des Affaires Etrangères, un député de l'Assemblée Nationale, un Conseiller du Président de la République, le Président de l'Association Islamique du Niger et moi-même, Archevêque de Niamey. Nous allons en mission officielle au nom du Président de la République du Niger apporter un message de compassion au peuple du Nigéria, meurtri par les événements douloureux de la nuit de Noël où 50 chrétiens sont massacrés par la secte islamiste Boko Haram.

Le trajet entre Niamey et Abuja ne dure qu'une heure trente. Ce temps m'a suffi pour échanger avec Cheik Ismaël, le Président de l'Association Islamique du Niger sur les relations fraternelles que nous entretenons au Niger entre Chrétiens et Musulmans tout en étant préoccupés par les courants extrémistes qui gagnent aussi du terrain au Niger.

Je lui ai signifié que cette année, des messages interdisant aux musulmans de participer aux fêtes de Noël étaient diffusés sur les téléphones portables. Je lui ai lu le texte libellé ainsi : « *Dans le cadre de la lutte contre les perversités en Islam, on rappelle au musulman que les fêtes du 24, 25 et 31 décembre sont formellement interdites. Nous ne sommes plus ignorants. Le prophète (saw) a dit : qui-conque imite un peuple fait partie de ce peuple. Donc n'imites pas les chrétiens. Faites passer l'info, svp.* ».

Il n'est pas étonné du message. Lui-même en reçoit régulièrement pour lui dire qu'il n'est pas dans la droiture de l'Islam. « *Tout cela nous vient de l'extérieur... et nous devons être vigilants et combattre ensemble ceux qui veulent nous diviser... nous devons faire la paix et l'unité en interne, sinon, les diviseurs qui sont nombreux venant de l'extérieur et qui nous guettent pourront profiter de notre faiblesse pour nous dresser les uns contre les autres. Monseigneur, tous les deux, nous sommes dans la*

même situation et nous ne devons pas nous décourager ...» me confiait-il en égrenant son chapelet que certains courants islamistes lui interdisent d'utiliser.

Pendant que nous échangeons, Monsieur le Ministre qui est assis en face de nous lit ses notes sur la secte Boko Haram que son chef de cabinet vient de lui remettre.

Boko Haram est un mouvement islamiste armé actif au nord-est du Nigéria. Ce mouvement prône un islam radical et rigoriste. Son idéologie est inspirée par les Talibans d'Afghanistan et a probablement des liens aussi avec Al-Qaida au Maghreb islamique. Ses adeptes rejettent la modernité et visent à instaurer la charia dans les Etats au Nord du Nigéria. Boko vient du mot anglais « book » qui veut dire « livre » et « haram » est un mot arabe qui signifie « interdit ». Tous les livres sont mauvais et interdits (symbole de l'éducation occidentale) un seul livre est valable : le Coran.

Nous sommes accueillis à l'aéroport d'Abuja par l'Ambassadeur du Niger au Nigéria et par plusieurs autres personnalités de la ville. Après avoir bu un café chaud au salon d'honneur, nous sommes allés en trombe dans les voitures noires officielles au centre ville d'Abuja. La sécurité du convoi est impressionnante. Les militaires casqués, vêtus de gilet pare-balles tenaient leurs mitraillettes menaçantes. Ils étaient devant, au milieu et derrière. Je les sentais partout.

Après une heure de temps, grâce aux sirènes des cortèges officiels, nous arrivons rapidement à l'hôtel Hilton où le Ministre des Affaires Etrangères du Nigéria nous accueille très aimablement. Notre anglais est faible comme leur français l'est, mais tout le monde parle hawsa. Nous n'oublions pas que certains peuples du Niger et du Nigéria sont frères et qu'ils partagent la même culture et la même langue.

Après les salutations d'usage à l'ombre des drapeaux du Nigeria et du Niger, nous reprenons les voitures pour la Présidence de la République, bien éloignée du centre ville. Nous franchissons de nombreux barrages militaires. Plus nous nous approchons du palais présidentiel, plus les militaires sont nombreux et armés. Tout est désert. Ces lieux sentent le danger permanent, tout le monde a peur du pire !

La salle d'audience est austère mais bien organisée où chacun trouve sa place derrière son nom, son grade et son titre. Une noix de cola pour chacun à côté du micro signifiait que nous étions les bienvenus. Le Président de la République Goodluck Jonathan est entré avec son éternel chapeau noir qui ne le quitte que pour la prière. Après les salutations et les présentations faites par le Ministre des Affaires Etrangères du Nigéria, M Mohamed Bazoum, notre Ministre a présenté très succinctement l'objet de notre mission et a demandé aux deux religieux de la délégation de faire une prière. L'Iman prononce une Fatiha en arabe et moi, en français, une prière circonstanciée sur la paix et le pardon à partir du « Notre Père ».

Après avoir remis la lettre officielle du Président de la République du Niger dont nous avons deviné le contenu, Le Président de la République du Nigeria nous a remerciés très chaleureusement pour cette visite qui le touche profondément. Il souligne l'originalité de cette mission composée de l'Iman et de l'Archevêque. C'est le signe que ce qui se passe au Niger peut advenir aussi au Nigéria. Le Président a manifesté sa détermination à combattre la secte Boko Haram qui n'a rien à voir avec la religion et a demandé que les autres pays frontaliers se mettent ensemble avec le Nigéria pour mener une guerre sans merci à ces meurtriers. Il nous a avoués que les membres de la secte sont déjà au Niger, au Tchad et au Cameroun. Le lendemain, il fermera les frontières avec ces pays pour mieux traquer la secte qu'il qualifie de « cancer ». L'entretien n'a duré que 10 minutes. C'était suffisant pour déceler chez les autorités politiques du Nigéria l'émotion de nous voir auprès d'elles pour traduire la compassion du peuple nigérien. Par la suite, on saura que le Niger sera le seul pays à se déplacer pour manifester sa solidarité.

Nous sommes retournés à l'hôtel Hilton pour prendre le déjeuner de midi. Nous avons mangé agréablement dans le self-service du restaurant de l'hôtel. Le foie gras, le saumon et le caviar me rappellent que nous sommes toujours dans l'octave de Noël.

C'est l'heure de la grande prière à la mosquée du Vendredi. Toute la délégation étant musulmane, l'Ambassadeur du Niger au Nigéria a voulu avec beaucoup d'attention mettre à ma disposition une voiture pour que j'aille à l'Ambassade me reposer mais j'ai préféré accompagner la délégation à la mosquée. La délégation est entrée à la mosquée pour la prière et je suis resté dans la voiture, avec interdiction formelle d'ouvrir les portières et de baisser la vitre par mesure de sécurité. Les militaires qui me gardaient étaient toujours présents mais cette fois-ci avec beaucoup de discrétion.

De la cour de la mosquée, j'ai aperçu la croix de la cathédrale et je me suis mis à prier en communion avec tous ceux qui à cette heure priaient à quelques mètres de moi. J'ai prié pour qu'il n'y ait aucune vengeance mais que le pardon soit premier, même s'il paraît impossible après ces tueries. Je me suis souvenu des paroles des Evêques d'Afrique au dernier synode : « *Ne pensez pas que le pardon ne sert à rien et qu'il vaut mieux tenter la vengeance : le vrai pardon, conduit à la paix qui va jusqu'à la racine du conflit et qui transforme les victimes et les ennemis de jadis en frères et sœurs.* »

J'ai prié aussi pour ces fanatiques qui continuent à perpétrer des actes ignobles, aveuglés par des intérêts égoïstes et qui n'ont dans le cœur que de la haine. J'ai prié pour que leur cœur se transforme radicalement si du moins ils daignent écouter en vérité et fidèlement la voix de Dieu dont ils se réclament.

A nos yeux de chrétien et de musulman, soucieux du message de paix, de respect et de tolérance que Dieu nous enseigne, ces terroristes manipulées et embrigadées par des idéologies destructrices ne peuvent aucunement se réclamer de Dieu. Leurs barbaries sans nom ne trouvent aucune justification nulle part, surtout pas dans les livres Saints. Je continue à prier pour que les relations entre les hommes soient empruntes de vérité et d'amitié en bannissant les relations de méfiance à l'égard des autres. Que Dieu, source de toute paix, bénisse les artisans de paix....

La prière terminée nous repartons à l'aéroport pour reprendre notre avion. A peine avons nous attachés nos ceintures pour le décollage que toute la délégation s'est assoupie d'un sommeil profond. Il est vrai que « *Dieu comble son bien aimé quand il dort* » !

Nous serons réveillés à l'atterrissage pour répondre aux questions des nombreux journalistes qui attendaient caméra au poing notre arrivée. Ils ont tous la même question : « *Quel message leur avez-vous apporté ?* » Monsieur le Ministre répondra d'abord : « *Au Niger, nous ne pouvons pas rester insensibles à une pareille situation.. nous avons voulu témoigner aux Nigériens notre soutien, notre solidarité, notre compassion et leur exprimer aussi le message dont nous avons voulu être le symbole... Le Niger fort heureusement, un pays de tolérance, aussi nous avons voulu dire à ceux qui se comportent de cette façon au Nigéria qu'à coté d'eux, ici, au Niger, on a un autre sens de relation entre les confessions, nous vivons en très bonne harmonie. Comme quoi, ce qui est en cause, ce ne sont pas les religions, mais plutôt les hommes qui ont des agissements politiques et, qui ne méritent pas de s'adosser à des religions pour se comporter ainsi...* » ensuite l'Iman de la Grande mosquée de Niamey répond en Zarma et moi-même j'ai dit que j'avais été heureux que le Niger ait pris cette initiative. Les événements du Nigéria ont bouleversé les consciences des croyants chrétiens et musulmans et tous unanimement nous condamnons cette violence. La violence exercée sur des innocents ne peut jamais être la résolution d'un conflit. Le résultat de la violence est connu d'avance. Elle détruit systématiquement et produit des massacres inutiles. Nous sommes allés dire que les vrais croyants ne peuvent pas entrer dans la logique de la violence... et j'ai cité la réflexion d'un jeune musulman à qui je demandai s'il respectait le seul chrétien du village : « *ton chrétien n'a pas de problème avec nous parce que c'est notre ami. L'Islam et le Christianisme ne sont pas des routes parallèles* ». C'est vrai, les parallèles ne se rencontrent jamais. Nos routes sont peut-être sinueuses mais elles s'entrecroisent dans les échangeurs pour nous permettre de rouler chacun sur sa voie, dans l'écoute, le respect et la tolérance. Seul le respect du code de l'amour nous empêche le choc de l'affrontement et nous fait parvenir dans la liberté là où nous voulons arriver.

A la sortie de l'aéroport, Issaka, le chauffeur, me dit que la secte Boko Haram vient de faire exploser une bombe à la mosquée de Maiduguri. Elle s'attaque aussi aux musulmans.

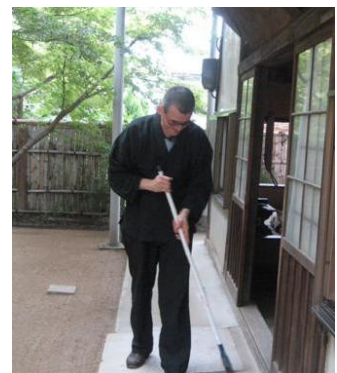
Le lendemain, une forte délégation de dignitaires de la communauté musulmane est venue à l'Archevêché nous souhaiter « Bon Noël » et nous nous sommes promis de continuer à fraterniser pour aller vers Dieu par nos chemins particuliers.

Fait à Niamey en cette journée mondiale de la Paix. le 1.01.2012

Michel Cartatéguy. Archevêque de Niamey.



12e échange Est-Ouest



DIM -O- MID



Rencontre de Gretz – octobre 2011

Ce bulletin de liaison est publié deux fois par an par les Commissions Francophones pour le Dialogue Interreligieux Monastique.

Pour la Belgique, la France et la Suisse :

Sr. Marie Pinlou
Monastère des Bénédictines
F-64240 URT
dimmid.france@gmail.com